

•EXCELSIOR•

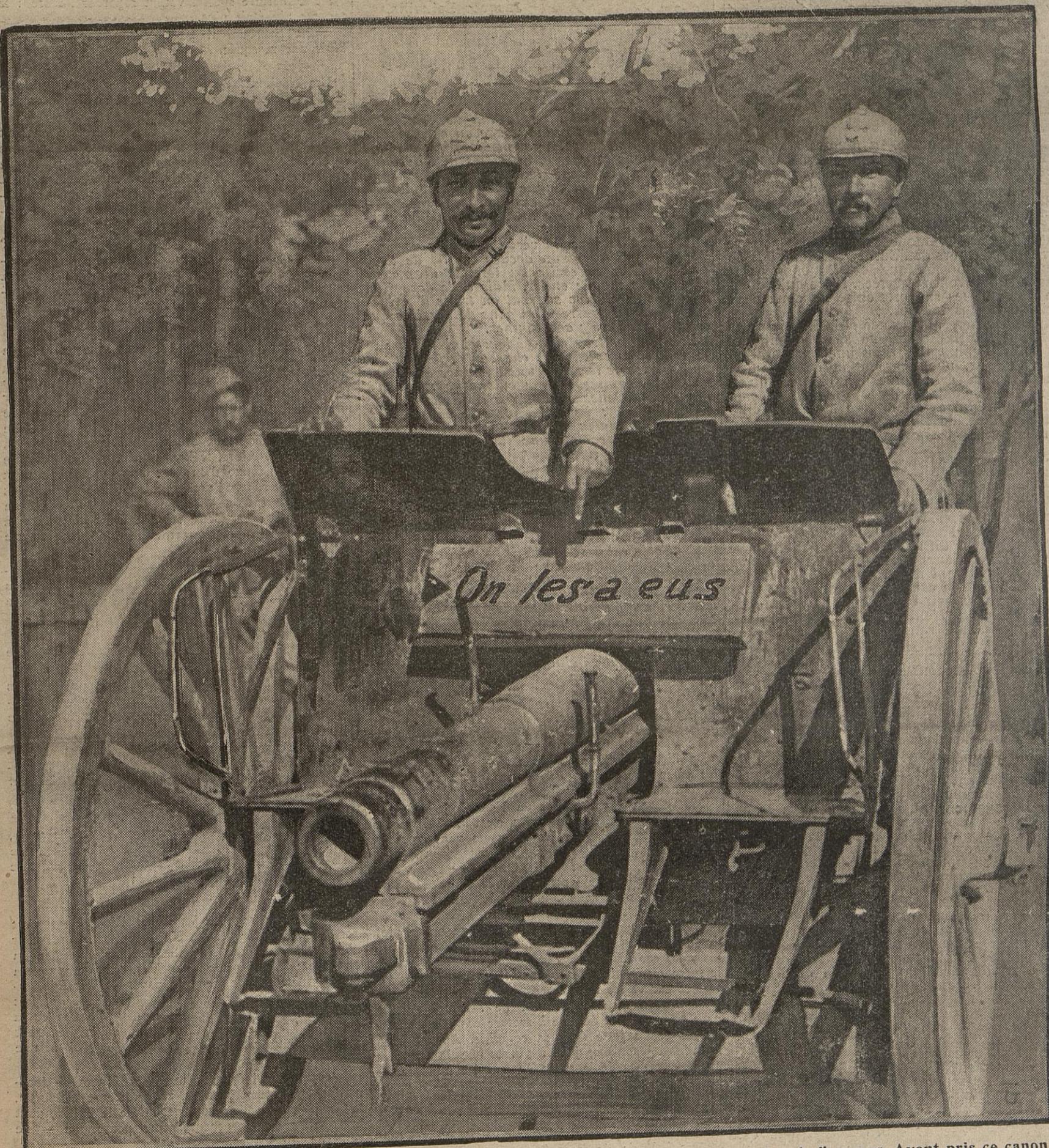
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger, Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 (Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
 88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

UN TROPHÉE



La bonne humeur française ne perd jamais ses droits. Nos poilus ne manquent aucune occasion de l'exercer. Ayant pris ce canon à l'ennemi après une avance qui leur avait permis de pénétrer jusque dans les tranchées de seconde ligne, ils ramènent cette pièce fort joyeusement, non sans y avoir, au préalable, tracé à la craie cette phrase : « On les a eus », que tous répètent après chaque succès en attendant de la clamer, d'une voix unanime, au jour de la victoire.

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

France et Russie

L'hiver dernier, en Russie, beaucoup de personnes m'ont dit, dans les milieux les plus différents :

— La guerre est la consécration de l'alliance franco-russe. L'amitié des deux peuples est scellée par le sang versé en commun contre le même ennemi. Mais n'oublions pas que cet ennemi est tenace. La paix venue, il ne désespère nullement de pouvoir reprendre en Russie son travail de pénétration économique et de colonisation. La Russie aura toujours besoin de nous, dit l'arrogance allemande. Et dans nos camps de prisonniers, savez-vous ce que nous avons remarqué ? C'est qu'un très grand nombre d'Allemands passent leur temps à apprendre le russe.

La Russie est résolue à se délivrer du parasite germanique, qui l'exploite depuis des siècles. Il y a longtemps que le peuple russe hait le *niemetz* oppresseur, qu'il répète ce proverbe : « Tout ce qui est bon pour l'Allemand est la mort du moujick. » C'est le révolutionnaire Herzen qui a dit que le colon venu d'Allemagne opprimait le paysan et l'ouvrier russes plus que les planteurs américains n'avaient jamais opprimé les nègres. Aujourd'hui, le gouvernement et les organes de l'opinion publique poursuivent avec énergie une libération qui est une grande œuvre nationale. La finance allemande trouvait encore quelques ramifications et quelques complicités à Pétrograde : on a procédé à des arrestations, fait des exemples salutaires. L'épuration demandée par la Douma et par la presse s'accomplit rigoureusement.

Mais si la Russie fait place nette de l'écrasante influence allemande, ce n'est pas pour se priver du concours de l'Europe occidentale. Son vœu est, au contraire, que ses relations avec la France se trouvent resserrées. Et ce qu'elle désire c'est que les rapports entre les deux pays deviennent plus intimes.

Avant la guerre, la France et la Russie ne se connaissaient pas assez, ne se fréquentaient pas assez. Depuis, il y a eu une amélioration dans un sens, une aggravation dans l'autre. L'amélioration est venue de ce fait qu'en échange des soldats que la Russie a envoyés en France nous lui avons envoyé toute une élite de techniciens, de chimistes, d'ingénieurs. En ce moment ils travaillent aux œuvres de la guerre, mais les traces de leur passage et de leur labeur resteront profondes dans la vie industrielle russe. Cependant n'oublions pas que la mobilisation a rappelé de Russie plusieurs milliers de Français et que beaucoup de nos places restent vides. N'oublions pas que la route qui conduit de France en Russie est aujourd'hui longue et difficile, que les Allemands, par l'activité de leurs sous-marins dans la mer du Nord, s'efforcent même, autant qu'il est en leur pouvoir, de la couper. Pourtant, le rôle de l'intelligence humaine est de vaincre les obstacles matériels. L'entretien et le développement des relations franco-russes sont en ce moment-ci affaire de prévoyance et de volonté.

C'est ce qu'a compris le maire et sénateur de Lyon, M. Herriot, dont les fécondes initiatives, depuis la guerre, ne se comptent plus et dont le nom restera attaché à la renaissance économique de la France. Grâce à son impulsion, le comité France-Russie groupera, animera les échanges entre les deux pays. Les échanges intellectuels comme les autres : ce ne sont pas les moins profitables, et bien souvent les marchandises suivent les idées. Et puis, trop longtemps l'Allemagne s'est placée, pour en intercepter le rayonnement, entre la science française et la science russe. De Pétrograde on me signalait, ces jours derniers, la découverte du docteur Pokrovski, dont les rayons ultra-violet-pur, qu'il a nommés rayons F en l'honneur de la France, produisent des effets surprenants dans le traitement de la tuberculose. Intermédiaires entre Paris et Pétrograde, les savants allemands auraient, naguère, confisqué les rayons F. Grâce au comité France-Russie, qui possède une section des inventions et des idées, cette méthode d'étouffement est devenue impossible. L'intelligence française et l'intelligence russe se pénétreront sans entraves.

Signalerai-je encore les campagnes de M. de Monzie pour l'établissement de lignes de navigation directes entre les ports français et les ports russes dès la fin des hostilités ? Mais il ne suffit pas que des esprits prévoyants et organisateurs mettent à la disposition des Français et des Russes des moyens d'expansion et des instruments de travail. Il faut que les hommes entreprenants se rendent compte de ce qu'il y a à faire en Russie, puisque nous avons l'avantage d'être les amis et les alliés d'un des peuples du monde les plus féconds en richesses de toute sorte, — sans compter ses richesses en hommes.

Il faut avoir vu, comme je l'ai vu de mes yeux, la prospérité de notre colonie de Moscou,

où s'imposent, dans des branches diverses, les noms des Girard et des Siou, pour se rendre compte des perspectives qui sont ouvertes, là-bas, aux Français. Mais quelle est la condition essentielle pour réussir en Russie ? C'est de connaître le pays. Et, pour connaître le pays, il faut connaître la langue. Elle n'est pas plus difficile qu'une autre. J'ai vu des Français y faire en peu de temps des progrès extraordinaires. Quant à l'alphabet, rebutant au premier abord, il s'apprend en quarante-huit heures...

La guerre laisse quelquefois, au cantonnement, des moments libres. Et il y a aussi les blessés, les malades qui ont les longues journées vides de la convalescence devant eux. Il y a les prisonniers, que l'ennui menace et qui seront un jour rendus à l'activité. Que parmi tous ces jeunes il s'en trouve beaucoup pour s'initier au langage de nos alliés de Russie. Je le leur dis : il y a de l'avenir, un grand avenir de ce côté-là.

Jacques Bainville.

Ce que l'on dit

Les « installés dans la guerre » : c'est une nouvelle expression de la langue française, dont on fait assez grand usage en ce moment, et en général dans un sens péjoratif : « Il est installé dans la guerre, vous êtes installé dans la guerre... » Ça se conjugue à tous les modes, et, quand vous entendez ces conjugaisons, c'est qu'on ne veut pas dire un bien infini des personnes dont on parle.

Pourtant le sens du verbe est assez vague : il peut signifier qu'on accuse un tel de tirer des bénéfices excessifs du terrible drame où se débat le monde entier. Mais cette acceptation est assez rare. Plus souvent on traite d'« installés dans la guerre » les gens de l'arrière qui commencent à s'y accoutumer.

Elle n'a pas trop changé leurs habitudes : le beurre est assez cher, le charbon également, et les pommes de terre ont une tendance à « raugmenter », comme dit ma cuisinière : mais, à part ça, l'existence de ces civils continue comme par le passé : ils ont donc une tendance à prendre le temps comme il vient. Certains, même, manifestent une tranquillité bête, inattendue : « Il peut arriver n'importe quoi, et ça durera ce que ça durera. Mais puisqu'il est sûr qu'on battra les Boches, à la fin ! » De là à ne pas faire d'effort, à s'étonner si l'on exige de vous efforts et sacrifices nouveaux, il n'y a qu'un pas, qu'il serait évidemment dangereux de franchir.

Tout cela est vrai : mais il faut bien dire que cette « installation dans la guerre » a quand même pour cause originelle un optimisme utile, un optimisme dont il faut, après tout, se féliciter. Il est bon que les gens vivent dans la conviction, d'ailleurs raisonnable, et même, on peut le dire, justifiée, que ça finira bien. Je considère donc ces « installés dans la guerre » avec une certaine indulgence. Je sais bien, d'autre part, qu'il y en a aussi en Allemagne : mais il y en a moins en moins. C'est, en somme, un signe favorable qu'en France il y en ait de plus en plus.

Pierre Mille.

La distribution de torpilles allemandes au large des côtes américaines va donner de la besogne à M. Lansing, secrétaire d'Etat.

M. Wilson étant absent de New-York, très occupé par ses affaires électorales, c'est le ministre des Affaires étrangères que les reporters vont assailler. Il n'est point de pièges qu'ils ne lui tendront.

Mais M. Lansing est habile. Quand il est pris, c'est qu'il le veut bien. Il reçoit alors le solliciteur avec une sévérité à laquelle tous les pêcheurs à la ligne s'accordent à rendre hommage.

Il allume, pour mieux entendre, une petite pipe de bruyère de forme aplatie, et, tout en se laissant arracher ces déclarations brèves et précises dont il a le secret, il étudie attentivement les traits de son interlocuteur et les note à mesure sur son sous-main, d'un crayon impitoyable. On ne sait s'il dessine avec talent, car il déchire à mesure ces croquis inachevés et les jette dans sa corbeille. Aucune ruse n'a réussi jusqu'à ce jour à sauver une de ces caricatures tracées de la main du premier ministre de la Grande Amérique.

M. Pierre, maire de Marseille, sur les instances de son commissaire spécial, avait l'intention, tout comme à Paris, de faire édifier une mosquée.

Cet édifice aurait eu pour objet de réunir le plus souvent possible les Arabes, dont le nombre à Marseille s'élève à cinquante mille, afin de leur enseigner la bonne parole et de leur inculquer la crainte

du Prophète, ceci pour enrayer la marche ascendante des nombreux vols commis par les disciples d'Alah, dont le moral est fort en baisse. Pour cela il fallait de l'argent... On essaya donc d'une installation provisoire.

A cet effet, un magasin vide fut loué près du quai du Port, pour un mois seulement. Un beau dimanche la mosquée fut ouverte en catimini. Personne ne fut invité à la cérémonie qui fut soigneusement cachée à la presse. Il y avait là un mufti qui parla longuement... Les fidèles se composaient tout juste de quatre Arbis loqueteux et familiers et... de M. Pierre, flanqué de son fidèle commissaire... Les quatre indigènes, par leur piété, édifièrent au plus haut point nos deux personnalités marseillaises qui quittèrent la mosquée enchantée. Ah ! le relèvement moral des indigènes... Quelle belle œuvre, quel noble apostolat... A ce moment, M. Pierre mit la main à son gousset : son porte-monnaie avait disparu... Le commissaire spécial voulut regarder l'heure : sa montre n'y était plus...

Voilà pourquoi il n'est plus question de faire bâtir une mosquée.

Les éléphants du fameux cirque Binder ne restent pas inactifs pendant la guerre : ils font modestement leur devoir.

Dans le département de Tarn-et-Garonne, on peut voir ces éléphants, attelés à la charrue, creuser des sillons. Leur marche est lente, mesurée, pleine de précaution ; le sillon s'étend, merveilleusement droit.

Ces bons laboureurs ont oublié les applaudissements de jadis et les mille tours du cirque. Ils se consacrent au « blé qui lève ».

M. Méline leur accordera-t-il le Mérite agricole ?

En attendant, ils donnent des cauchemars aux bonnes vieilles de la région, qui ne peuvent s'habituer à cette silhouette fantastique, et qui maudissent le Progrès et ses « machines » imprévues !

Un de nos grands musiciens nous conte ce lointain mais piquant souvenir d'un voyage en Allemagne :

Au cours d'une répétition d'*Obéron* au théâtre de Dresde, une jeune cantatrice, qui devait être un jour une des étoiles wagnériennes de Bayreuth, fit une faute de mesure. Le chef, courroucé, reprend le passage ; la chanteuse se trouble et recommence la même erreur. Alors, le kapellmeister, perdant toute mesure, abandonne d'un bond son pupitre, franchit la passerelle reliant l'orchestre à la scène et, se jetant sur la pauvre fille, lui applique à toute volée une gifle retentissante. Cette fois, la leçon a porté : la fraulein, en retenant ses larmes, reprend son air et ne se trompe plus.

Nos charmantes vedettes lyriques accueilleraient-elles avec la même docilité les leçons de nos chefs d'orchestre, s'ils employaient à leur égard la manière boche ?

Les cantonniers parisiens en appellent à la « Ville Lumière » (sic).

Ils viennent de faire connaître au public leurs griefs contre l'administration qui, en dépit de réclamations multiples, s'obstine à ne pas leur fournir de balais !

Comment balayer sans balai ? Voilà nos cantonniers réduits au chômage. Et, se doutant que la propriété des rues de Paris s'en ressentira, ils tiennent à dégager « leur responsabilité morale ».

Que va faire l'administration ?

Il est temps, à la vérité, non point qu'elle parle, encore moins qu'elle écrive, mais qu'elle « fasse acte ». Il est temps que l'administration se présente devant nous un balai à la main !

Enfin ils se rendent justice et l'événement n'est pas de médiocre intérêt. Un Allemand, professeur bien entendu, et qui s'appelle Beckmann, publie un ouvrage : *Histoire des inventions*, qui ne manquera pas de faire scandale en son pays. Ce Germain, essayant de rendre à chacun ce qui lui est dû, fait la preuve que ses compatriotes n'ont jamais eu la bosse de l'imagination. Tout ce qu'ils réalisent comme nouveauté tient par quelque côté à une source étrangère.

Les grandes idées des temps modernes — locomotive et bateau à vapeur, télégraphe et téléphone, télégraphie sans fil, aéroplane, même le ballon, dont le zeppelin est une monstrueuse perversion — ne sont pas allemandes.

Tout compte fait, la Germanie n'a inventé — en propre, si l'on peut dire — que les gaz asphyxiants. Le professeur Beckmann ne sera pas félicité par le kaiser.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Avez-vous encore des bonnes et des femmes de ménage dans la capitale? Si oui, vous êtes bien heureux. Ici, nous n'en avons plus. Il y a bien encore ça et là quelques sexagénaires sourdes, impotentes, femmes de ménage qui ne ménagent pas la vaisselle, bonnes à tout faire qui ne font rien : c'est tout.

Nous avions une domestique depuis six ans. Elle est partie en nous disant qu'elle avait trouvé une place dans une usine. A quoi bon se fâcher? Aussi bien je ne pouvais lui reprocher d'aller travailler pour la défense nationale, et je devais reconnaître qu'elle serait mieux rétribuée à l'usine que chez moi. Cela dit, je t'avoue que nous sommes fort embêtés. Malgré toutes nos démarches, nous n'avons trouvé personne pour la remplacer. Je vais, le matin, au marché, avec le filet aux provisions, et ma femme a pris le plumeau et le balai.

Je ne te demande pas de t'apitoyer sur notre sort. Il en est de plus à plaindre que nous! Dans notre ville paisible, loin du front et des horreurs de la guerre, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer exigeants. Mais, enfin, il y a les malades, les vieilles personnes qui ont besoin d'une domestique. Une parente très âgée, clouée dans son fauteuil, vient d'être également abandonnée par sa servante, qui est allée tourner des obus, au lieu de tourner des laits de poule.

Il ne semble pas que la situation doive s'améliorer. J'ai lu l'émouvant et pressant appel du ministre des Munitions appelant toutes les femmes aux usines, et je ne puis qu'y applaudir, comme patriote, mais, comme vieil homme d'intérieur, j'esquisse une petite grimace.

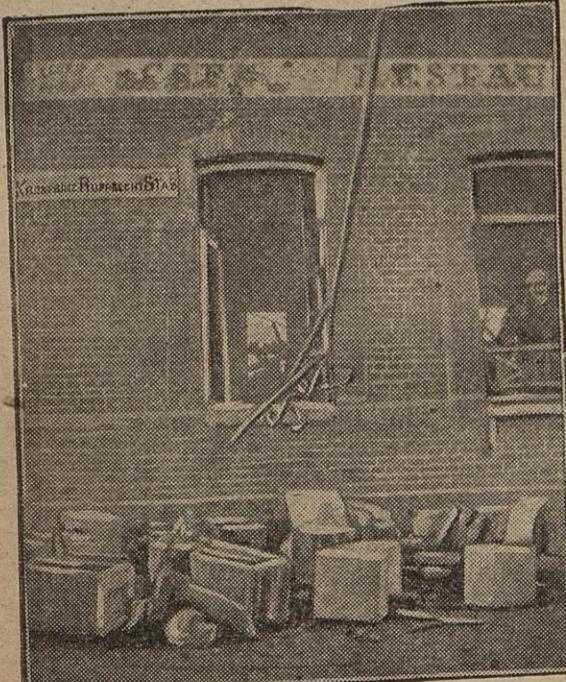
Je reconnais que mon ancienne bonne doit être très heureuse dans sa nouvelle fonction. Je l'ai vue, hier soir, au théâtre municipal où une tournée de passage donnait une représentation. J'avais pris une place de parterre. Elle était aux fauteuils d'orchestre en compagnie de son mari, mobilisé dans une fabrique de chlore liquide. Elle portait une ancienne robe de sa maîtresse et était coiffée d'un superbe chapeau. Pendant un entr'acte, je l'ai rencontrée dans un couloir et, très gentiment, elle m'a demandé de mes nouvelles. Elle a bien voulu me dire qu'elle regrettait l'absence de ma femme, car elle aurait été contente de lui serrer la main.

Voilà, mon vieux Parisien, à quel point nous en sommes dans notre Landerneau. En va-t-il de même dans ton grand village? Donne-moi ton opinion sur cette crise de la domesticité. La victoire, sur ce point-là, comme sur bien d'autres, nous réservera des surprises.

J'ai pour voisin le vicomte des Etiquettes, un bon gros réformé dont le valet de chambre est parti le premier jour de la mobilisation et est titulaire, aujourd'hui, de la médaille militaire et de la croix de guerre avec double palme. Je ne vois pas bien le vicomte demandant au héros, à son retour, de lui préparer son bain de pieds, et de lui vider sa cuvette. Moi, je n'oserais pas... Enfin, nous verrons bien! En attendant, je crois qu'il est sage et urgent d'apprendre à nos filles à confectionner leurs chemises, à cuire un gigot et à raccommoder nos culottes.

Le Provincial.

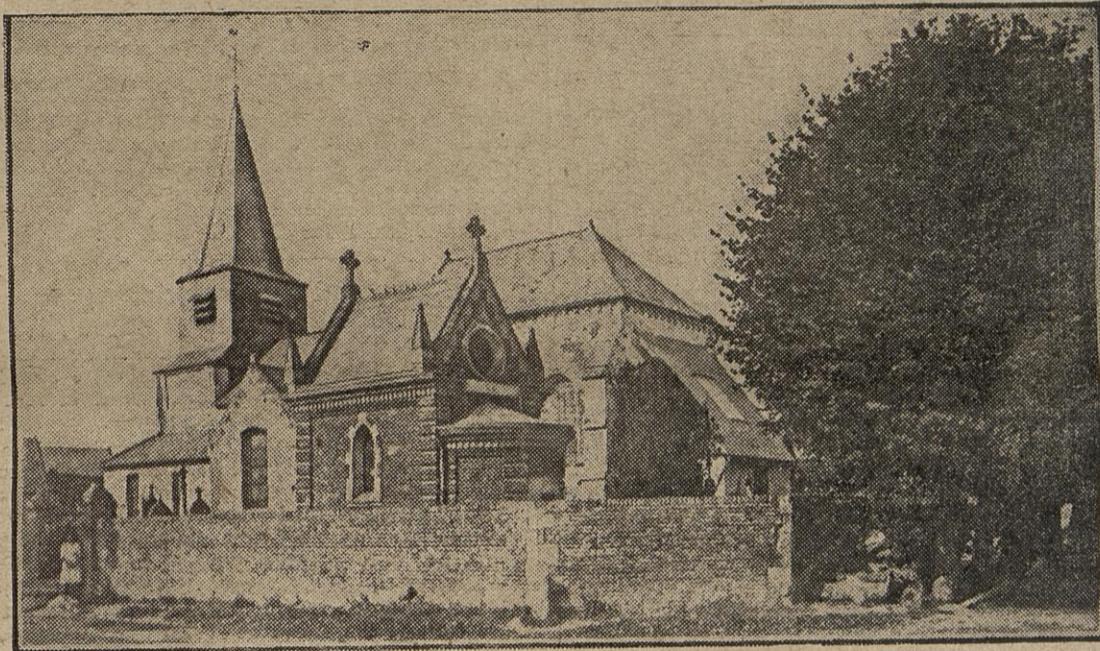
IL FALLOUT DÉMÉNAGER!



LE KRONPRINZ RUPRECHT DE BAVIÈRE, commandant en chef les armées allemandes sur le front de la Somme, séjourna un certain temps à Combles, dans ce modeste estaminet, ainsi qu'en témoigne la plaque apposée sur le mur extérieur, et sur laquelle on lit encore l'inscription « Kronprinz Ruprecht Stat » (Etat-major du kronprinz Ruprecht).

Les Anglais progressent au nord de Thiepval

**NOUS REPOUSSONS TOUTES LES CONTRE-ATTAQUES ENNEMIES
AU SUD DE LA SOMME**



BELLOY-EN-SANTERRE. — L'ÉGLISE

C'est à l'est de ce village, conquis depuis plusieurs semaines, que les troupes de l'armée Micheler viennent d'enlever sur un front de 2 kilomètres toute la première ligne allemande entre Berny et Barleux

L'ennemi a essayé de réagir contre les succès que nous avons remportés au sud de la Somme. Le hameau de Génermont, qu'il avait fortement organisé, ainsi que la sucrerie voisine, est une position dont la perte, avouée en son bulletin d'hier, a dû lui être très sensible, car au moment où nous enlevions Bovent et une partie d'Ablaincourt, l'état-major allemand signalait, en manière de consolation, que Génermont tenait toujours. Génermont tenait parce que nous ne l'avions pas attaqué; et il est tombé dès que notre effort s'est porté de ce côté. Toutes les tentatives de l'ennemi pour nous le reprendre ont échoué, le plus grand nombre ayant d'avoir passé jusqu'à nos lignes, les autres à la suite de combats corps à corps.

Au nord de la Somme, les troupes britanniques ont réalisé une avance considérable sur la colline de la côte 153, qui s'élève entre Thiepval et Grandcourt. Les deux redoutes Stoff et Schwaben, enlevées précédemment, ont été largement dépassées. Le village de Grandcourt est ainsi dominé à la fois par le sud et par l'est, nos alliés étant maîtres de Courcellette et de Le Sars.

LA GUERRE AÉRIENNE
NOS PILOTES DÉPASSENT
“tout ce qu'on pouvait attendre d'eux”

Un nouvel “as” : l'adjudant Lufbery

(OFFICIEL)

Malgré les nuages à trois cents mètres du sol et un véritable barrage fusant entre deux cents et trois cents mètres, nos avions ont coopéré de la façon la plus efficace aux combats d'hier au sud de la Somme. Ils ont dépassé tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Un de nos appareils est rentré atteint de plus de 200 balles. Au nord de la Somme, deux pilotes ont mitraillé l'ennemi à courte portée dans ses tranchées en volant très bas.

Au cours du récent bombardement des usines Mauser à Oberndorf, l'adjudant Lufbery, de l'escadrille américaine, a abattu son cinquième appareil ennemi.

Trois avions anglais se sont perdus pendant le raid sur Obendorf

LONDRES, 14 octobre. — Un communiqué officiel de l'Amirauté annonce qu'à la suite du raid aérien de l'escadrille franco-britannique sur Oberndorf, trois avions anglais ne sont pas rentrés.

Les Allemands ont bombardé tout un quartier de Bruxelles

Et ils prétendent rejeter ce crime sur les aviateurs alliés.

Les Allemands viennent de porter un nouveau crime à leur actif : tout un quartier de Bruxelles a été bombardé par leur artillerie.

Nos lecteurs se rappellent le raid effectué le 27 septembre par des aviateurs anglais sur la capitale de la Belgique. Ceux-ci ont jeté une certaine quantité de bombes sur les hangars et les terrains d'aviation d'Etterbeek et n'ont à aucun moment survolé la ville.

Or, les Allemands prétendent que toutes les bombes sont tombées sur Bruxelles, ce qui constitue un mensonge flagrant.

La vérité est que l'artillerie antiaérienne allemande avait reçu l'ordre de régler les obus de façon qu'ils éclatassent en touchant le sol, et les batteries avaient toutes été dirigées du côté de la ville.

Les autorités belges en possèdent les preuves et il a été constaté, dans les hôpitaux, que les blessés avaient tous été atteints par des éclats de shrapnells.

Jusqu'à présent on signale une trentaine de

morts et près de cent cinquante blessés, dont beaucoup très gravement.

Le quartier qui a le plus souffert est situé derrière le parc du Cinquantenaire, entre le boulevard Militaire, le boulevard de Grande-Ceinture, l'avenue de Tervueren et la limite des faubourgs d'Anderghem et de Woluwé; c'est l'un des nouveaux et des plus beaux quartiers de Bruxelles.

Plus de cinquante maisons ont été détruites ou fortement endommagées; le collège Saint-Michel aurait été atteint en plusieurs endroits.

Quelques shrapnels ont également éclaté en pleine ville, à Saint-Gilles, où une famille entière a été tuée.

L'armoire aux poisons de la légation allemande à Bucarest

BUAREST, 8 octobre (retardée dans la transmission). — Au cours des récentes perquisitions opérées dans les locaux de la légation d'Allemagne, on a découvert de nombreuses bombes chargées de trinitrotoluène, pesant chacune un kilo, munies de cordons Bickford et toutes en excellent état de conservation. On a trouvé également huit flacons contenant une substance qui, à l'analyse, a révélé la présence de virus de la morve en quantité suffisante pour que chaque récipient puisse infecter deux cents chevaux. Une instruction écrite jointe aux flacons spécifiait expressément de quelle manière la substance empoisonnée devait être mélangée à l'avoine, au foin ou à l'eau destinés aux bestiaux. L'enquête a prouvé que c'est le consul allemand à Brassov qui a expédié ces drogues au colonel Hammerstein, attaché allemand, pour que celui-ci les fit tenir au secrétaire de la légation bulgare.

La police a découvert les espions bulgares qui étaient chargés de répandre le poison dans les casernes. Les papiers découverts dénoncent clairement la complicité du colonel Smerdzieff, attaché bulgare, ainsi que celle de von Rheindaben, celui-là même qui fut enfoui les caisses d'explosifs et de poison dans le jardin de la légation et qui ordonna, le jour de la mobilisation, de brûler les drapeaux allemands.

Ces révélations, qui montrent à quel point les empêtres centraux ont abandonné tout respect pour les lois de la guerre, ont indigné l'opinion roumaine. (Radio.)

BUAREST, 15 octobre. — Le secrétaire de la légation américaine, M. Andrews, a confié à la procès-verbal constatant la découverte, dans les locaux de la légation allemande, de bombes et de flacons contenant les germes de maladies épizootiques.

Mort de M. Filipesco

BUAREST, 13 octobre. — M. Filipesco, sénateur, ancien ministre de la Guerre, chef de la Fédération unioniste, est mort ce matin à 11 h. 30, après une longue et douloureuse maladie.

M. Filipesco avait joué en Roumanie un rôle politique important dans un sens favorable à l'Entente.

L'Allemagne présente déjà sa note à la Turquie

PÉTROGRAD, 15 octobre. — On télégraphie de Stockholm à la *Gazette de la Bourse* que, dans les milieux pangermanistes, on discute sur la question des compensations que la Turquie doit accorder à l'Allemagne en échange des services rendus au cours de la guerre. On est tombé d'accord sur le principe que l'Allemagne, sans faire aucune acquisition territoriale en Turquie, aura dans l'empire ottoman des droits de façon que le pont Pera-Galata soit aussi près de Berlin que de Constantinople.

En attendant, les Turcs combattent en Galicie et en Dobroudja pour le roi de Prusse. (Information.)



EXCELSIOR

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 13 Octobre (805^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, l'ennemi a tenté, hier soir, plusieurs contre-attaques sur les positions dont nous nous étions emparés au cours de la journée. Quelques-unes ont été dispersées par le feu de notre artillerie avant d'avoir atteint nos lignes; les autres ont toutes été brisées par nos fantassins, qui ont maintenu et consolidé tous leurs gains.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Grande activité d'aviation et d'artillerie DANS LA REGION DE LA SOMME. Le nombre des prisonniers valides faits au cours des combats d'hier DANS LE SECTEUR ABLAINCOURT - BELLOY s'élève à 1.100, dont 19 officiers.

Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique

11 HEURES 30.

Il résulte de nouveaux renseignements que les opérations d'hier vers la redoute Stuff et la redoute Schwaben ont pleinement réussi.

AU NORD DE LA REDOUTE STUFF, deux lignes de boyaux de communication ont été enlevées sur une longueur d'environ 200 mètres. 101 prisonniers, dont 1 officier, ont été faits au cours de cette opération, où n'était engagée qu'une compagnie.

A LA REDOUTE SCHWABEN, nos gains sont encore plus considérables et nos lignes se trouvent portées fort avant au nord et à l'ouest de la position. L'ennemi a éprouvé de fortes pertes.

Le chiffre des prisonniers faits dans ces deux opérations, y compris ceux qui ont été signalés hier soir, est de 305, dont 2 officiers.

La nuit dernière, l'ennemi a fait exploser une mine vers Loos. L'explosion n'a été suivie d'aucune action d'infanterie.

Au cours de la nuit, nos troupes ont pénétré dans les tranchées allemandes A L'OUEST DE SERRE, AU NORD DE ROCLINCOURT, AU NORD-EST DE FESTUBERT et AU NORD DE NEUVE-CHAPELLE. Elles ont fait des prisonniers et bouleversé les défenses ennemis.

Communiqué belge

DANS LA REGION DE DIXMUIDE ET CELLE DE STEENSTRAETE se sont déroulés des duels d'artillerie. Lutte à coups de bombes VERS BOESINGHE.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Où sont ravitaillés les pirates?

Les recherches de la flotte américaine le long des côtes des États-Unis.

D'après une dépêche de New-York au *Times*, la résolution prise par l'amiral Mayo de rechercher l'emplacement des bases de sous-marins sur la côte américaine a produit à New-York une vive sensation. L'amiral Mayo a agi sur sa propre initiative, après entente avec les vice-amiraux Knight et Cleaves, qui commandent respectivement les flottilles de torpilleurs et de contre-torpilleurs à Newport.

M. Daniels, secrétaire à la Marine, ne désapprouve pas les mesures prises par l'amiral, bien qu'il croie ses soupçons mal fondés.

On continue à penser, à Washington, que les sous-marins allemands se font ravitailler en haute mer. On a aussi remarqué l'accroissement abnormal des exportations de pétrole aux Antilles, au cours de ces dernières semaines. Les nombreux navires partis de New-London à la recherche du Bremen éveillent également les soupçons.

Le cas du « Bloomersdijk »

LA HAYE, 15 octobre. — D'après le *Nieuwe Courant*, tout danger n'est pas encore écarté au sujet du *Bloomersdijk*. En effet, tandis que le gouvernement hollandais reçoit des assurances qui paraissent satisfaisantes, le bureau Wolff et, ce qui est plus grave encore, le *Vorddeutscher Lloyd*, contrôlé par la *Wilhelmstrasse*, annoncent que l'affaire sera soumise à un tribunal des prises.

La contradiction qui existe entre ces déclarations et la communication officielle faite à la Hollande prouve que le chancelier n'est pas maître chez lui.

Le *Handelsblad* trouve insuffisante la réponse faite par l'Allemagne. Ce journal déclare que le gouvernement a le droit d'exiger des garanties formelles pour l'avenir.

Lundi 16 octobre 1916

EN GRÈCE

Le contrôle des Alliés

Sur la police

ATHÈNES, 13 octobre. — Le bruit a couru la nuit dernière que l'amiral Dartige du Fournet avait remis une nouvelle note au gouvernement. La nouvelle, ainsi présentée, était inexacte.

La note remise par l'amiral pour demander le contrôle de la police et de l'exploitation des chemins de fer n'avait pas été parfaitement comprise par le gouvernement grec, qui, dans son acceptation, reconnaissait son accord seulement sur la question des chemins de fer, sans allusion à la clause concernant la police.

L'amiral reclama aussitôt et fit connaître par le détail les mesures qu'il entendait prendre sur ce point : placer un officier supérieur à titre de contrôleur auprès du chef de la police hellénique, confier à des officiers de son choix la surveillance des divers services et enfin renforcer les forces policières par un certain contingent de matelots français.

Après avoir demandé quelques explications, le gouvernement grec acquiesça également à ces décisions. (Radio.)

Sur les chemins de fer

ATHÈNES, 14 octobre. — Les officiers français chargés du contrôle des chemins de fer helléniques ont eu aujourd'hui une entrevue avec M. Cantas directeur au ministère des Communications et président de la commission chargée de coopérer avec les contrôleurs français.

Au cours de l'entrevue ont été prises les décisions suivantes :

1^o Tout départ de soldats armés ou non pour la Thessalie est formellement interdit;

2^o Est également interdit tout transport de munitions, matériel de guerre et de vivres en grande quantité ;

3^o Ces mesures sont applicables aux stations intermédiaires entre Athènes et Larissa ;

4^o L'envoi des céréales est autorisé de Larissa à Athènes et dans les autres provinces de Thessalie.

Ces mesures sont entrées en vigueur aujourd'hui même. (Radio.)

Tentatives suspectes

ATHÈNES, 14 octobre. — Les troupes de la garnison de Corfou ayant reçu l'ordre de se rendre en Epire, les Alliés ont interdit ce déplacement, considéré comme suspect, et qui n'est justifié par aucune raison militaire.

Néanmoins, le 24^e régiment d'infanterie, en garnison à Sainte-Maure, a été transporté par des voiliers à Arta.

Les premiers actes du gouvernement provisoire

SALONIQUE, 14 octobre. — Le gouvernement vient de constituer un département de la sûreté publique dont la direction a été donnée au colonel Rebrakis, sous les ordres duquel sont mises la gendarmerie et la police.

Le gouvernement provisoire vient également de prononcer les nominations suivantes :

Le général Paraskevopoulos, commandant du corps d'armée de Macédoine ;

Le colonel Lelakis, commandant de l'artillerie ;

Le colonel Yannou, commandant la division des îles de la mer Egée ;

Le colonel d'infanterie Kikoris, commandant la division de Crète ;

Le colonel Makas, directeur des services financiers de l'armée ;

Le colonel Colokouvaros, directeur du service de l'arrière ;

Le colonel Delegamatis, aide de camp du ministre de la Guerre ;

Le colonel du génie Spiliadès, directeur du service d'état-major ;

Le lieutenant-colonel Mazarakis, sous-directeur du même service ;

Le colonel Mascapas, commandant de la place.

M. Pappageorges, avocat, vient d'être nommé conseiller légiste au ministère de la Guerre.

M. Adosides, ancien préfet de Samos, a été nommé préfet de Salonique.

Prochainement :

Tour le Roi de Russie!

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE EN VOLHYNIE

Un succès russe au nord de Korytnitzia

Un sous-marin russe capture un transport turc de 6.000 tonnes

PÉTROGRAD, 15 octobre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la nuit du 13, après le bombardement de nos positions près de Skrobov, l'ennemi attaqua nos premières lignes de tranchées, mais fut repoussé avec de grandes pertes à la suite d'une contre-attaque.

Dans la région au nord de Korytnitzia, nos vaillants détachements, à la suite d'une bataille opiniâtre, enlevèrent les tranchées ennemis et capturèrent deux mitrailleuses ainsi que des prisonniers. Plusieurs furieuses contre-attaques à la baïonnette furent repoussées avec de lourdes pertes pour l'ennemi.

Dans la région de Mitchitschov, l'ennemi tenta une attaque qui fut enravée par notre feu. Des détachements ennemis, qui entreprirent des assauts réitérés contre nos positions dans la région de Kirlibaba-Dorna-Vatra ainsi qu'en Dobroudja, furent repoussés.

MER NOIRE. — Le sous-marin Tulene, commandé par le lieutenant de vaisseau Kitytsin, a capturé près du Bosphore, après un engagement d'artillerie inégal qui dura plusieurs heures, le transport armé turc Rodosto, de 6.000 tonnes. Ce transport, commandé par des officiers allemands, fut emmené à Sébastopol malgré les avaries qu'il avait subies pendant le combat.

Les aventures et les exploits des autos blindées britanniques en Asie Mineure

PÉTROGRAD, 14 octobre. — Le tsar a reçu au quartier général impérial le commandant Locker-Sampson, chef des automobiles blindées britanniques en Russie. Ces automobiles ont eu, en Asie Mineure, des aventures émouvantes.

Elles opéraient à 300 ou 400 milles du chemin de fer, sur des routes praticables seulement à des bœufs et tracées au milieu de rudes montagnes. Les pentes étaient si raides qu'ont fut obligé souvent de traîner les automobiles et de les faire redescendre de l'autre côté au moyen de cordes. Plus d'une fois il arriva que les rochers déchirèrent les réservoirs à essence; on les répara en se servant de savon et d'emplâtres médicaux.

Un des groupes d'automobiles mit deux jours à traverser un fleuve, les hommes travaillant tout le temps le corps entièrement nu.

Un jour, dans la région de Mousch, les Turcs et les Kurdes avaient préparé une embuscade. Une automobile non blindée, portant le major Locker-Sampson, seul avec un chauffeur, fut ainsi obligée de longer une côte escarpée sur une distance de nombreux milles, et de passer un fleuve; finalement elle réussit à s'échapper, criblée de balles.

Les automobiles blindées furent employées, dans plusieurs engagements, avec un grand succès; elles s'emparèrent d'un village turc, dispersant l'ennemi, canonnant la base turque en arrière de la position et faisant sauter un dépôt de munitions.

Alors qu'elles parcourraient la plaine de Mousch, qui est dépourvue d'arbres, les équipes de ces automobiles furent obligées de construire des ponts sur les fleuves, les marais et les ravins en allant querir du bois dans les villages épars.

Le communiqué italien

ROME, 15 octobre. — Commandement suprême : Sur les pentes du mont Pasubio, de nouvelles attaques ennemis ont été repoussées par nos troupes, qui, par une victorieuse contre-attaque, ont progressé encore vers le Boite.

Dans la zone de Cosmagnon, une batterie ennemie de quatre canons de montagne avec des munitions abondantes est tombée en notre possession.

Dans la vallée de Posina, des forces ennemis ont surpris un de nos postes avancés à l'ouest de Tovo. Des renforts étant accourus, l'adversaire a été complètement rejeté.

Le long du reste du front, actions réciproques d'artillerie. Notre artillerie a bombardé des objectifs militaires dans Predazzo (Avizio).

L'artillerie ennemie a lancé quelques obus sur Gorizia.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Les troupes anglo-françaises menacent Sérès

Les Serbes progressent sur la rive gauche de la Cerna.

(OFFICIEL)

Le 13 octobre, sauf des combats d'artillerie et d'infanterie, il n'y a pas eu d'événement important. Nous avons fait quelques prisonniers.

LONDRES, 15 octobre. — Communiqué officiel de l'armée britannique de Salonique :

FRONT DE LA STROUMA. — Hirstos, la gare de Sérès et Barakli-Duma ont été bombardés par notre artillerie.

Sur le chemin de fer au sud de Sérès, nos patrouilles sont venues en contact avec les forces ennemis.

FRONT DE DOIRAN. — Les communications ennemis ont été bombardées efficacement dans la nuit du 13 au 14 octobre.

Plusieurs rencontres de détachements en patrouille ont eu lieu.

Le bombardement continue de part et d'autre.

(COMMUNIQUÉ SERBE)

Activité moyenne d'artillerie sur l'ensemble du front.

Les troupes serbes progressent sur la rive gauche de la Cerna.

Un escadron français a coupé la voie ferrée au sud de Sérès.

La situation des armées du général Sarrail

ATHÈNES, 15 octobre. — Par suite des combats de ces jours derniers, la situation des armées du général Sarrail est la suivante :

A l'aile droite, les Anglais sont maîtres du cours de la Strouma ; entre les lacs de Bulkovo et de Tahinto, ils ont poussé vigoureusement vers l'Est et dépassé la voie ferrée Demir-Hissar-Drama.

La cavalerie française est aux portes de Sérès.

Au centre, des combats heureux ont permis aux Alliés d'améliorer leurs positions dans la région de Guevguélia et de Doiran.

A l'aile gauche, les troupes françaises continuent leur poussée vers Monastir.

Les Serbes ont atteint la Cerna, à l'ouest de Petalino. Ils tiennent la boucle de la Cerna par la possession des villages de Skocivir, Brod et Slivica et ils ont progressé au nord de cette localité.

Les Russes prolongent les positions vers l'Ouest.

Les Français occupent une hauteur de 2.000 mètres à la frontière et ont dépassé un ruisseau au nord de Rensi.

Castoria et toute la région comprise entre cette ville et Korytsa se sont récemment ralliées à l'armée de la défense nationale.

Les comitadjis deviennent rares au nord de Korytsa.

Les troupes régulières bulgares les plus avancées sont à Leskevatz sur la rive nord-ouest du lac Prespa.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 30

Ce matin, nous avons légèrement avancé nos lignes au nord-est de Gueudecourt, à la suite d'une heureuse opération secondaire.

L'artillerie allemande a montré une certaine activité entre Lesbaufs et Courcelette, ainsi que vers la redoute Schwaben et dans la vallée de l'Ancre.

Ce matin, l'ennemi a fait exploser au nord de Neuve-Chapelle un fourneau de mine qui n'a occasionné aucun dégât.

Quarante-sept nouveaux prisonniers, dont deux officiers, ont été faits au cours des dernières vingt-quatre heures.

NOUVELLES ET DÉPÉCHES

— La fille de M. Yosif, le poète roumain, auteur célèbre de la chanson patriotique *Aux Armes !* vient d'être tuée par une bombe d'avion.

— Le Lloyd annonce que le vapeur russe *Mercator* et le vapeur roumain *Bistritza* ont été coulés.

SUR LES FRONTS ROUMAINS

Combats acharnés pour la possession des cols

Les attaques autrichiennes n'ont pu déloger nos alliés de leurs positions.

BUCAREST, 15 octobre. — **FRONTS NORD ET NORD-OUEST.** — Dans les monts Caliman, nos troupes se sont retirées vers la frontière.

Au sud de Tulghes, Gyorgio, Folges, l'infanterie ennemie a été mise en fuite par notre artillerie.

Dans la vallée supérieure de Picaz (à l'ouest de la frontière), combats d'artillerie.

A Palanca (Ghimes), légers engagements.

Dans la vallée de l'Uzu, combats violents à la frontière.

Dans la vallée de l'Oituzu, à la frontière, nous avons repoussé de façon sanglante toutes les attaques ennemis.

Dans la vallée du Puzeu, combats violents à la frontière. Toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées. Nous avons fait, dans une seule compagnie ennemie, 64 prisonniers.

A Bratocoa et Predelus, légers engagements.

A Predeal, vijs combats de jour et de nuit. Nous avons repoussé les attaques de l'ennemi et, prenant l'offensive, nous l'avons chassé de la vallée de Polistoca.

Combats très violents à Rugar, où nos troupes ont maintenu leurs positions.

Dans la vallée de l'Oltu, duel d'artillerie et légers engagements sur tout le front.

Dans la vallée du Jiu, nous avons pris d'assaut le sommet du mont Negru et Zanoaga, faisant un officier et quarante soldats prisonniers.

A Orsova, duel d'artillerie.

FRONT SUD. — Tout le long du Danube, duel d'artillerie et d'infanterie.

En Dobroudja, rien de nouveau à signaler.

La discussion des estomacs creux

LAUSANNE, 15 octobre. — De nouveaux détails arrivent sur les débats auxquels a donné lieu, lors de la dernière séance du Reichstag, la question du ravitaillement de l'Allemagne.

Le dictateur des vivres a été violemment pris à partie par le député socialiste Wurm, dont voici l'apostrophe :

« Lorsque M. Batocki est arrivé à son poste, il a promis une action énergique; mais, jusqu'à présent, nous n'avons constaté aucune amélioration dans notre ravitaillement. Car le dictateur s'efforce de défendre les intérêts des agrariens : c'est l'influence du ministère de l'Agriculture qui l'emporte ; si nous sommes actuellement dans cette triste situation, c'est par un manque d'énergie. Puis, à quoi bon chercher à cacher la vraie situation intérieure de l'Allemagne ? Tous les pays savent ce qui se passe chez nous.

Il me faut protester ici contre la manière brutale de réprimer les troubles causés par les difficultés survenues dans le ravitaillement. »

S'adressant à M. Batocki, le député Wurm ajouta : « Le peuple allemand exige que vous fassiez votre devoir et assuriez sa nourriture, même si les agriculteurs s'y opposent. » (*Information*.)

« Le département des vivres n'a pas fait son devoir »

LAUSANNE, 15 octobre. — A propos de la discussion qui a eu lieu au Reichstag, au sujet du ravitaillement de l'Allemagne, le *Nouveau Journal de Stuttgart* écrit :

« Il ne faut pas être trop optimiste quant à notre situation intérieure. Il n'est que trop exact que le département des vivres n'a pas rempli son devoir ni satisfait nos espérances. »

La Suisse va connaître deux jours sans viande par semaine

GENÈVE, 14 octobre. — La *Gazette de Lausanne* écrit :

« A Nyon, la commission chargée d'acheter du bétail pour l'exportation en Allemagne a acquis au dernier moment 450 têtes de bétail et à Morgen 120, aux prix moyens de 1.050 à 1.070 francs.

« Chez nous, le prix de la viande continue à monter. »

La *Thurgauer Zeitung* apprend de source autorisée que le conseil fédéral se prépare à promulguer une ordonnance prescrivant deux jours sans viande chaque semaine.

Sur la route de Monastir et les champs de bataille macédoniens



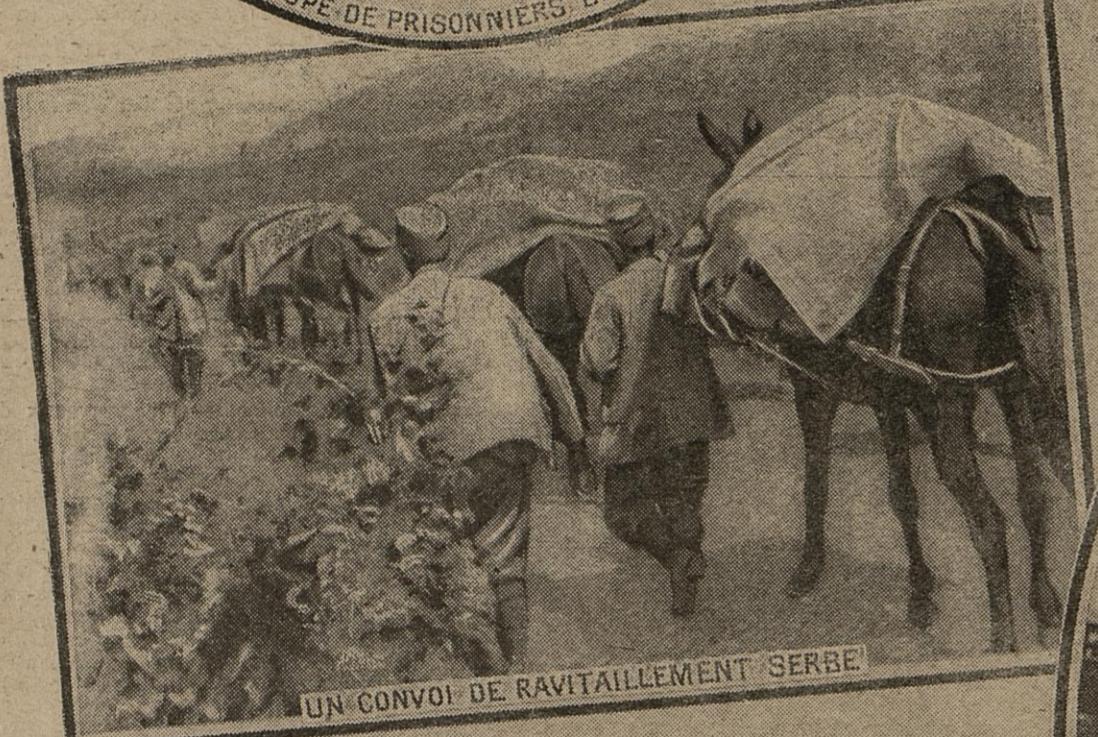
UN GROUPE DE PRISONNIERS BULGARES



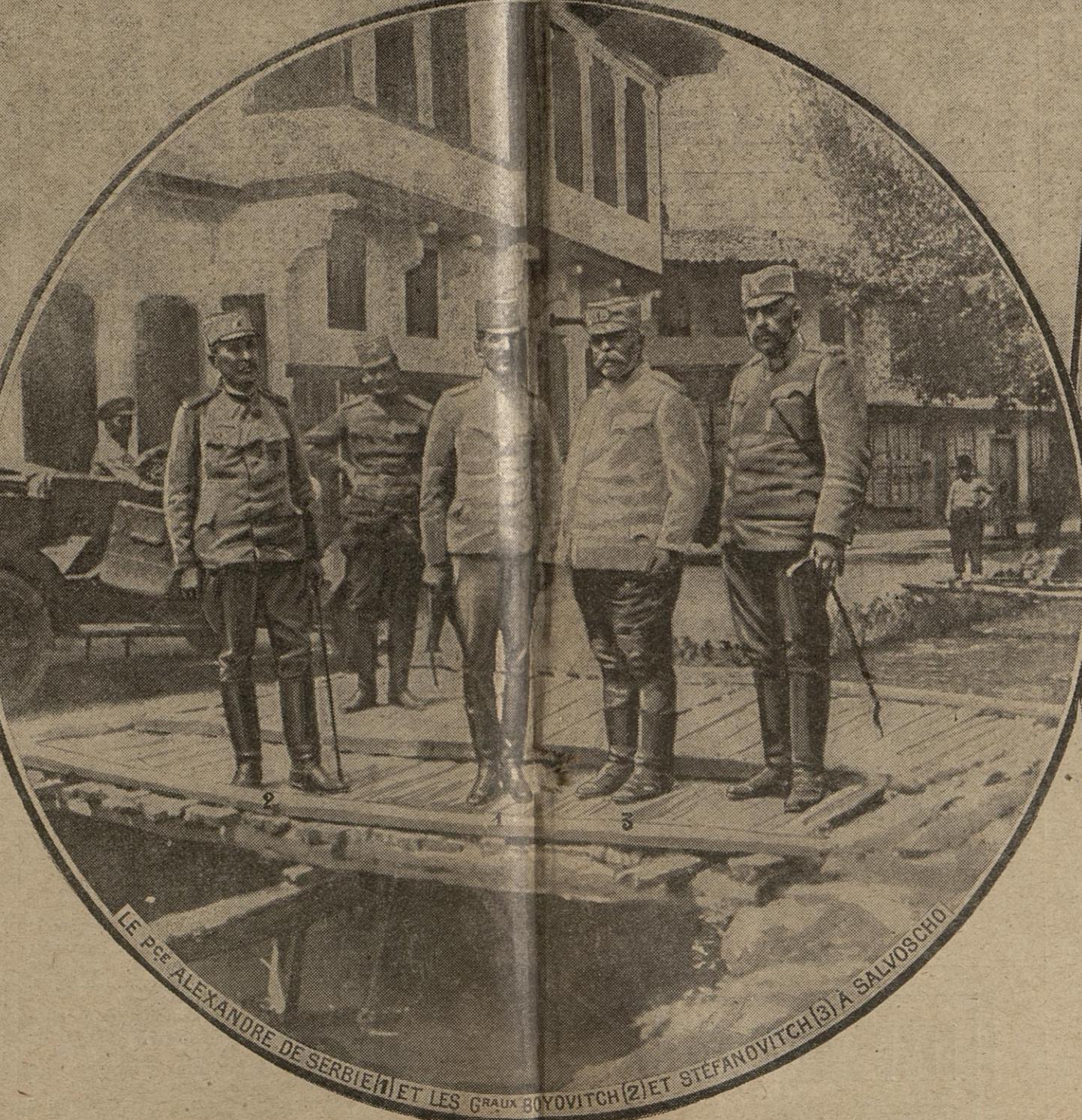
LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE AUX PRISONNIERS BULGARES



L'INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS



UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT SERBE



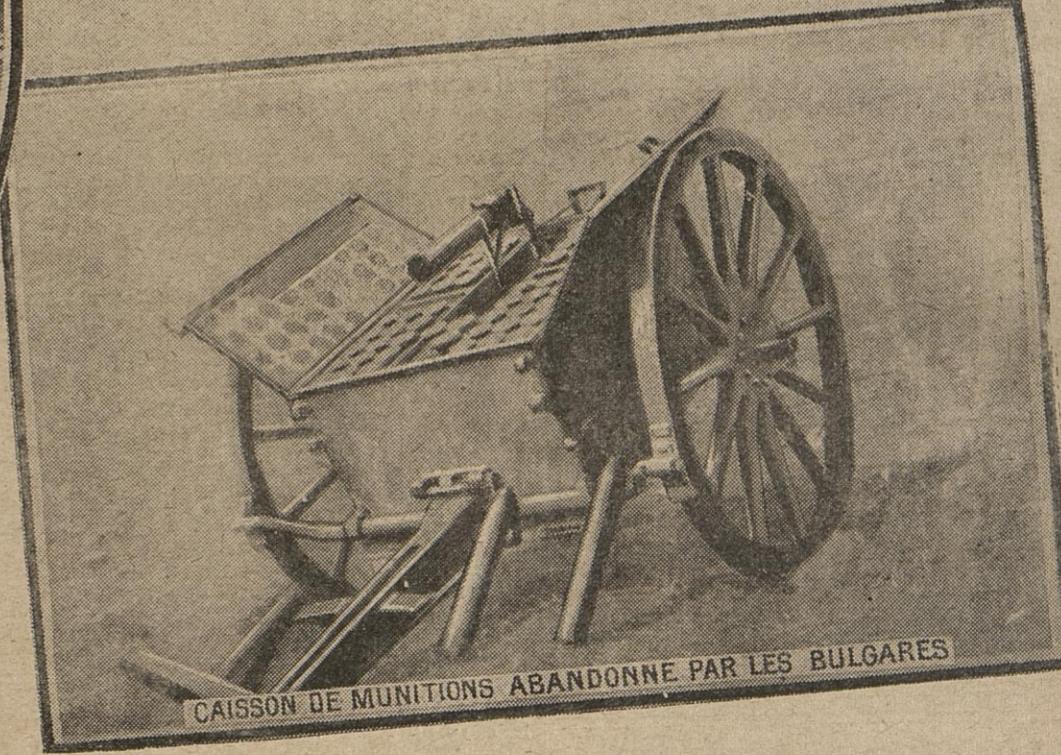
LE PÈRE ALEXANDRE DE SERBIE (1) ET LES GRAUX BOYOVITCH (2) ET STÉFANOVITCH (3) À SALVOSCHO



SOLDATS FRANÇAIS À TRAVERS LES MONTAGNES À DOS DE MULETS



FOURGON DE RAVITAILLEMENT DANS UNE SITUATION CRITIQUE



CAISSON DE MUNITIONS ABANDONNÉ PAR LES BULGARES

Irrésistiblement, et en dépit des énormes difficultés qui leur sont opposées, les troupes de l'armée d'Orient poursuivent sur les deux ailes de leur front leur avance méthodique. « Notre plus grande attention, disait récemment M. Radoslavoff, premier ministre bulgare, à un journaliste autrichien, doit être portée vers le front méridional. » Cette phrase reflète l'inquiétude qui doit

commencer à se manifester dans l'armée du roi-félon. En effet, définitivement arrêtée et même refoulée sur le front de la Dobroudja, cette armée sent de plus en plus s'affirmer la poussée des effectifs internationaux du général Sarrail. Les Serbes, dont, au contraire, la confiance croît tous les jours, marchent au combat avec une allégresse héroïque sans précédent.

DIVAGATIONS ALLEMANDES

L'extraordinaire récit que publie, au raid des zeppelins sur Londres, un journal berlinois qui prétend être sérieux.

La Deutsche Tageszeitung publie, sur le dernier raid des zeppelins en Angleterre, un extraordinaire compte rendu qu'elle affirme lui avoir été fourni par un marchand norvégien, retour de Londres.

Nous sommes habitués aux étonnantes descriptions de zeppelinades par les feuilles allemandes, mais, certes, celle qu'on va lire dépasse en imagination tout ce qu'on aurait pu croire possible. Par endroits, elle atteint une ampleur magnifique.

« A l'approche de la nuit, écrit le soi-disant Scandinave, toute la vie et tout le mouvement de Londres se réfugient dans les caves. A partir de ce moment, les affaires mondiales de la capitale anglaise se font dans l'ombre.

On peut trouver dans les caves des bureaux, des magasins, des bars et des music-halls qui grâce à leurs affiches : « Aucun danger des zeppelins », font des affaires d'or. Même la fabrication des obus se transfère, le soir venu, dans les sous-sols.

« Cette fabrication de munitions, d'ailleurs rapporte énormément à l'Angleterre. Quiconque possède un tour fait des obus. On voit des gens qui avaient autrefois les commerces les plus différents, comme la vente des harengs, du cacao ou du coton, s'enrichir aujourd'hui dans les munitions non seulement pour l'Angleterre, mais aussi pour la France, l'Italie, la Russie et tous leurs alliés. Londres s'est métamorphosé en un arsenal gigantesque qui travaille avec acharnement pour la guerre. »

Après avoir fourni ce préambule qui, dans l'esprit du journal, devrait justifier les bombardements aériens sur une ville ouverte, le neutre raconte les détails émotionnans du raid :

« Je me trouvais, par hasard, dans une grande droguerie lorsque se produisit l'attaque des zeppelins. Ce fut une désagréable surprise. On ne se rendait pas compte d'abord s'il s'agissait d'un ou de plusieurs dirigeables, mais les nombreuses détonations qui se suivaient sans relâche firent vite comprendre que les zeppelins étaient en nombre.

La droguerie en question se trouve dans les parages de Saint-Pancras Station. Nous écoutions, évitant même de respirer. Une bombe dut choir non loin du magasin, car une détonation formidable se produisit et tous les carreaux volèrent en éclats.

Tout à coup, la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit toute grande, et nous vîmes paraître le roi, la reine et le duc de Connaught avec une petite suite. Les souverains venaient précisément d'arriver à la gare de Saint-Pancras avec l'intention de passer la nuit à Buckingham-Palace. Toutefois, l'automobile royale n'avait pu s'aventurer dans les rues de la capitale sans risquer de mettre en très grave danger la vie des augustes personnalités. En effet, les zeppelins lançaient de nombreuses bombes sur le quartier, la chaussée était défoncée en plusieurs endroits, de sorte que l'automobile avait failli capoter dans un des trous formés par un des engins meurtriers.

Il était impossible de continuer, car au péril aérien s'ajoutaient les obus des canons de la défense. Le roi avait donc ordonné de chercher refuge dans la première cave rencontrée. Le hasard avait fait que ce fut celle où j'étais. Les souverains ne se trouvaient pas dans une meilleure condition que nous. Ils paraissaient fort inquiets. La reine, qui se trouvait dans un état d'énerverement fort compréhensible, se mit à pleurer. Le silence dans l'endroit était si profond qu'on pouvait entendre les battements de nos coeurs, mais du dehors nous parvenaient sans arrêt les formidables détonations des bombes allemandes.

Les souverains restèrent près d'une heure dans l'arrière-boutique. Pendant ce temps, le roi ne dit pas trois mots. »

Telles sont les inventions extravagantes que la presse officieuse allemande répand avec le plus grand sérieux. Le gouvernement impérial, ne pouvant remplir le travail de ses sujets, leur « bourre le crâne », comme on dit maintenant. Maigre compensation !

G.-G. Z.

Les anniversaires des Alliés

Il y a deux ans, s'engageait la bataille de l'Yser

Le 15 octobre 1914, l'armée belge, arrêtant sa retraite, prenait position sur le petit fleuve de la Flandre occidentale.

Les Allemands la croyaient détruite : « On n'entendra plus parler d'elle », écrivaient-ils. A leur entrée dans la forteresse de l'Escaut, ils avaient refermé les mains sur le vide. Alors ils se précipitèrent pour jeter bien vite à la mer ces divisions fantômes et marcher sur Caïs avant que la ligne adverse fût soudée.

Mais l'armée belge ne pouvait pas mourir, car si elle traîna par les routes flamandes la misère de l'abandon, elle emportait aussi les étendards, où le soleil pâle d'octobre écrivait des noms glorieux : Liège, Haelen, Hofstade, Termonde...

L'Yser se trouvait sur la ligne générale désignée par le commandement supérieur. Mais, au nord, cette ligne était à peu près déserte, et l'armée belge, à bout de souffle, n'en formait qu'un tronçon presque isolé. Seulement, derrière le cours d'eau, il restait un dernier coin de patrie ! Derrière, encore, il y avait Calais ! Et, par-dessus tout, il y avait le Drapeau de l'honneur à brandir fièrement !

« Notre honneur national est engagé, écrivit Albert I^e à ses troupes. Soldats, que, dans les positions où je vous placerai, vos regards se portent uniquement en avant. Et considérez comme traitre à la patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans que l'ordre formel en soit donné. »

Pendant quinze jours, cette armée a tenu, forçant une fois de plus l'admiration du monde et forçant une fois de plus notre gratitude. Lorsque l'inondation, s'étendant enfin devant le talus du chemin de fer, rejeta l'envahisseur au-delà d'une marée de cadavres, les troupes du roi Albert avaient perdu le tiers de leurs effectifs. Pour citer leurs traits d'héroïsme, il faudrait raconter la bataille entière. Mais nous nous rappelons cette artillerie presque sans munitions, hissant des pièces sur les parapets pour détruire à bout portant les nids de mitrailleuses ; ces carabiniers, ces grenadiers et ces chasseurs se sacrifiant à Stuyvenkerke. Pervyse. Ramskapelle ; cet admirable 7^e de ligne décoré dans les tranchées de Nicourt.

Nous n'oubliions pas non plus qu'à Dixmude une brigade belge défendit la tête de pont avec notre brigade de fusiliers marins. Demandez aux « Demoiselles » de Ronarch ce que firent les 11^e et 12^e de ligne, et le colonel Meiser, et le colonel Jacques...

La résistance sur l'Yser, en 1914, compte parmi les plus dures actions de cette guerre, et elle fait honneur à l'état-major belge. Mais elle compte aussi parmi les actions les plus décisives. Car nous ne pouvons nous illusionner ; si l'Yser avait été forcé entre le 15 et le 25 octobre, la route de Calais ouvrirait dans notre flanc gauche une plaie béante.

Pour contenir les Allemands et permettre à nos lignes de s'établir solidement jusqu'à la mer, il fallait que les six divisions, meurtries et décimées, fissent le sacrifice de leur existence.

Mais pourra-t-on mieux s'adresser qu'à la Belgique lorsqu'il s'agit de se sacrifier pour la cause du Droit ?

Aujourd'hui que la victoire sourit dans les nues et que bientôt les exilés reverront leur patrie, la France est heureuse de redire au peuple du roi Albert qu'il est inscrit pour toujours, chez elle, dans les éphémérides du cœur.

Depuis lors, la garde de l'Yser continue à être bien montée. Les Allemands ont encore tenté à diverses reprises de culbuter la défense — notamment par l'attaque sur Streenstraete, en avril 1915 — mais chaque fois les soldats belges leur ont montré que c'était un espoir chimérique.

L'effort de la Belgique s'est d'ailleurs accru d'une façon constante et raisonnée. Son armée est plus forte qu'avant Liège. A mesure qu'elle pouvait les armer et les équiper, elle a rappelé ses hommes valides. Profitant du ralentissement des opérations dans les polders, ses officiers sont partis nombreux pour le Congo, et là-bas ses colonnes entament largement la dernière possession allemande.

Mais ils seront là de nouveau — et seront-ils revenus seuls ? — quand le clairon sonnera la sortie des tranchées de l'Yser. Et tous les nouveaux soldats de Belgique, qu'on forme sans relâche dans les camps, seront là aussi pour traverser l'inondation et reconquérir cette terre fertile et généreuse que nous appelons maintenant le Pays du Devoir.

Edouard de Keyser.

Les matinées nationales de la Sorbonne

Pour la deuxième Matinée nationale de la Sorbonne, M. Gustave Mesureur, directeur de l'Assistance publique, a examiné « les graves questions qui se poseront dans l'ordre politique et social » après la guerre.

« Le travail, a-t-il dit, redeviendra le meilleur régulateur social. Il faudrait vraiment que nos poings fussent bien violenlement frappés par le spectacle de la misère et l'insolence des fortunes édifiées sur les malheurs publics pour qu'ils ne repprennent pas bien vite le goût du travail. »

La partie artistique était assurée par Mlle Yvonne Gall, MM. Lestelly, Léon Bernard et Lazare Lévy.

L'anniversaire de la mort de Chopin

La Société Frédéric-Chopin a célébré hier matin le 67^e anniversaire de la mort du délicat compositeur polonais.

Devant le monument du Père-Lachaise, pieusement fleuri, M. Camille Le Senne, président de la Société, a exalté « le sens de la plus haute idéalité qui nous a été de tout temps commun avec le patriotisme polonais. Toute la philosophie, toute la poésie, toute l'histoire de la Pologne proclament la nécessité du sacrifice ».

M. Edouard Gauche a précisé la part de l'héroïsme dans l'inspiration de Chopin. Le directeur de *Polonia* a prononcé une fervente allocution au nom de ses compatriotes ; enfin, une récitation poétique a terminé cette cérémonie à laquelle participaient la plupart des membres de la colonie polonaise et de nombreuses personnalités parisiennes.

Une remise de décorations à l'hôpital canadien de St-Cloud

Une émouvante cérémonie militaire a eu lieu, hier après-midi, à l'hôpital canadien de Saint-Cloud. Le général Malleterre, entouré du colonel Le Bel, médecin-chef, de M. Ph. Roy, commissaire général du Canada, du colonel Beeque, a présidé une importante remise de croix de guerre et de médailles militaires. De nombreux officiers et les familles des blessés y assistaient.

Cette cérémonie, à laquelle les tambours et les clairons de la garde républicaine prétaient leur concours, s'est terminée par une représentation cinématographique.

UN DRAME A NANTERRE

La nuit dernière, une dame Léonie Fauché, âgée de quarante-six ans, demeurant 92, boulevard de la Seine, à Nanterre, a tué, d'un coup de revolver tiré en pleine poitrine, son mari, François, âgé de cinquante-cinq ans.

L'enquête faite par M. Frédéricque, commissaire de police de la circonscription, a établi que le drame a eu lieu au cours d'une scène très violente. Tous les meubles du logis étaient bousculés, quelques-uns brisés, et le sol était jonché de débris de toutes sortes.

Interrogée, la meurtrière a déclaré, pour se justifier, que son mari brandissait un revolver et que, en voulant le désarmer, le coup était parti sans qu'elle puisse dire si c'est elle ou son mari qui l'avait tiré.

SOUSCRIRE AU DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE C'EST ABRÉGER LA GUERRE

La nouvelle rente est semblable à celle du premier Emprunt : elle jouit des mêmes privilégiés et immunités.

Comme elle, elle est exempte d'impôt ; elle pourra être achetée ou vendue à la Bourse.

Les coupons sont payés aux échéances des 16 février, 16 mai, 16 août et 16 novembre de chaque année.

L'Emprunt actuel est garanti contre toute conversion jusqu'au 1^{er} janvier 1934, c'est-à-dire que, jusqu'à cette époque, l'Etat s'interdit d'en modifier les conditions.

A cette date seulement, s'il le juge utile, il s'est réservé le droit de proposer aux porteurs soit le remboursement de leur titre au pair, c'est-à-dire à cent francs, soit, s'ils préfèrent conserver la rente, une réduction d'intérêt.

Si les porteurs optent pour le remboursement, ils réalisent de ce chef un bénéfice de 12 fr. 50 par titre de cent francs, qui représentera pour eux un avantage supplémentaire représentant deux ans et demi d'intérêt.

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

OBÉSITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'*"Excelsior"*. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LA VIE SPORTIVE



LA COUPE INTERFEDERALE. — A. S. F. contre Olympique : Un but qui va être marqué par l'Olympique.

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Il s'en est fallu de peu que la réunion de clôture du vélodrome du Parc des Princes n'eût pas lieu hier, en raison de la pluie. Malgré le temps menaçant, les organisateurs décidèrent de « jouer » quand même et ils eurent raison, puisque bientôt le ciel permettait la réalisation entière du programme.

Tandis qu'Ellegaard triomphait aisément dans le Prix d'Automne, iuys avait plus de mal à s'assurer la victoire sur Godivier qui jusqu'à la dernière minute le menaça sérieusement; un accident regrettable élimina Rousseau et Nefatti alors qu'ayant lâché tout le monde ils étaient en bonne posture pour s'adjuger l'épreuve. Le match de motos entre Moreau et Beaudelocque fut palpitant et le 100 à l'heure fut largement dépassé. Ce fut en somme une belle journée sportive qui termina en beauté une saison de courses tout à fait remarquable.

Résultats techniques :

Prix d'Automne. (Vitesse 1.333 m.). — Première série. — 1. Ellegaard (F.A.S.); 2. Badenas (F.A.S.), à deux longueurs; 3. Evrard (C.E.P.); 4. Michot (F.A.S.); 5. Guenin (H.C.P.). Temps, 2 m. 15 s. 3/5; 200 m. : 14 s. — Deuxième série. — 1. Masson (C.A.S.G.); 2. Grassin (H.C.P.), à une demi-longueur; 3. Pollledri (F.A.S.), à une longueur. Temps : 2 m. 10 s. 3/5; 200 mètres : 14 s. 1/5. — Troisième série. — 1. Fournous (U.V.F.); 2. Compain (U.V.M.), à une longueur; 3. Carapezz (F.A.S.), à une longueur; 4. Fortier (C.A.S.G.); Temps : 1 m. 54 s. 2/5; 200 m. : 15 s. — Quatrième série. — 1. Siméoni (F.A.S.); 2. Largillier (F.A.S.), à une longueur et demie; 3. Diomet (U.V.F.), à une longueur; 4. Fenouil (A.S.P.O.); 5. Lhomme (F.A.S.). Temps : 2 m. 6 s. 4/5; 200 m. : 14 s. 2/5. — Cinquième série. — 1. Van den Hove (F.A.S.); 2. Tousaint (U.V.F.), à une longueur; 3. Eschenbrenner (F.A.S.), à une demi-longueur; 4. Claisy (U.V.F.). Temps : 2 m. 6 s. 1/5.

Finale. — 1. Ellegaard (F.A.S.); 2. Fournous (F.A.S.), à une longueur; 3. Van den Hove (F.A.S.), à une demi-longueur; 4. Siméoni (F.A.S.), à une demi-rouge; 5. Masson (C.A.S.G.). T. : 2 m. 16 s. 4/5; 200 m. : 13 s. Ellegaard démarre aux 250 m.; derrière lui ses concurrents entament une belle lutte sans cependant pouvoir inquiéter le champion du monde.

Grand Prix de Clôture (50 kil. derrière entraîneurs à bicyclette). — 1. Thys, en 1 h. 9 m. 58 s. 4/5; 2. Godivier, à une demi-longueur; 3. Chocque, à un tour; 4. Darragon, à deux tours. (Non placés, Rousseau et Ali Nefatti tombés).

D'un commun accord entre les coureurs, la course, vu l'heure avancée, est réduite de 100 à 50 kilomètres. Au départ, Thys mène la danse devant Godivier et Darragon. Au cinquième kilomètre Darragon crève et perd un tour; Thys, également, a une avarie de machine qui le relègue à un demi-tour; Nefatti et Rousseau en profitent pour se sauver et aux 10 kilomètres, atteints en 13 m. 20 s. 4/5, ils ont 150 mètres d'avance sur Chocque et Godivier et 450 mètres sur Thys; à ce moment les deux leaders, gênés par un entraîneur, s'accrochent et tombent en se blessant assez grièvement. Nefatti surtout. Il leur est impossible de monter en machine. Chocque est alors en tête avec Godivier et tous deux atteignent en 27 m. 26 s. 3/5 le 20^e kilomètre. A son tour, Chocque connaît la panne; à la demi-heure, Godivier reste seul en tête avec 21 kil. 785. Thys est à un demi-tour, Chocque à un tour et Darragon à deux. A partir du 30^e kilomètre (en 41 m. 27 s. 4/5 par Godivier), Thys force l'allure pour combler son retard; il y parvient, après une longue chasse qu'animent encore les démarques successives de Darragon qui cherche à se débarrasser. Au 40^e kilomètre en 55 m. 18 s. 3/5, Thys a rejoint Godivier; l'ordre ne changera plus, et seules les tentatives de Darragon tâchant, sans succès d'ailleurs, de rattraper son retard, animeront la course; la fin approche : 43 kil. 275 m. sont couverts dans l'heure. Au dernier tour, Thys, bien emmené, prend la tête et résiste dans la ligne d'arrivée à l'ultime assaut de Godivier. Les derniers 200 mètres en 13 s. 1/5.

Match Moreau-Baudelocque (moto-cyclistes 5 kil.). — Première manche : 1. Moreau, 2. Baudelocque. De suite Baudelocque prend la tête. Moreau le suit roue dans roue, plus de 100 à l'heure. Moreau donne à chaque virage l'impression de passer; il n'y parvient cepen-

dant que deux tours avant la fin. A la cloche, il a 20 mètres d'avance, mais, croyant avoir terminé, il s'arrête, et Baudelocque n'a qu'à finir sur la lancée pour le surpasser. Baudelocque, officiellement, est donc premier, mais les commissaires, en complet accord du reste avec lui, rétablissent le classement tel qu'il aurait été sans l'erreur de Moreau. Temps : 2 m. 32 s. 3/5 pour 4 kil. 333 m., seulement; moyenne à l'heure : 102 kil. 220 m.

Deuxième manche : 1. Moreau, 2. Baudelocque, à 60 mètres. Répétition exacte de la manche précédente; là encore Moreau passe en tête au dernier kilomètre et passe la ligne d'arrivée, après un dernier tour en 22 secondes juste, soit à une allure de près de 110 kil. Temps des 5 kil. : 2 m. 58 s. 4/5; moyenne à l'heure : 100 kil. 671 m.

FOOTBALL ASSOCIATION
LES MATCHES D'HIER

Le match A.S.F.-Olympique. — Le match qui mettait aux prises les équipes premières de l'A.S. Française et de l'Olympique avait attiré un nombreux public sur le terrain de la Légion Saint-Michel, à Paris, où se déroulait la rencontre. L'A.S. Française a remporté la victoire par 2 buts à 1, après une partie très disputée. Ce match comptait pour la Coupe Interfédérale de la L.F.A.

La Coupe Interfédérale (L.F.A.). — Racing Club de France bat Etoile des Deux-Lacs par 4 buts à 2; C.A. de Paris bat C.S. Sourds-Muets par 24 buts à zéro; Paris Star bat S.A. de Paris par 2 buts à 1; C.A.S. Générale bat Red Star par 2 buts à 1; E.S. Saint-Maur bat Margarita Club du Vésinet par 5 buts à zéro; U.S. Ille-Saint-Denis bat C.S. des Epinettes par 4 buts à zéro; Gallia Club bat J.A. de Saint-Ouen par 3 buts à zéro.

Le Challenge de la F.G.S.P.F. — Equipes premières, groupe A. — E.S. Bienfaisance bat Française de Noisy par 3 buts à zéro.

Groupe B. — J.A. Levallois bat C.S. Turenne par 27 buts à zéro.

Groupe C. — Lorette Sports bat A.S.P. de Neuilly par 8 buts à zéro.

Groupe D. — Avenir de Gentilly bat Cadets de Saint-Victor par 8 buts à zéro.

Groupe E. — Saint-Louis de Vaugirard bat Patronage Hirondelles par 9 buts à 1; J.A. de Montrouge bat Patronage Ollier par 7 buts à zéro.

Groupe F. — E.S. Saint-Michel bat U.F.C. Polangis par 2 buts à zéro.

La Coupe Louis (F.C.A.F.). — C.S. de Neuilly bat F.A.C. de l'Espérance par 14 buts à zéro.

Autres matches. — C.A. XIV bat Patronage Ollier par 10 buts à 2; P.L. Raincy bat U.S. de Gagny par 2 buts à 1.

BOXE

Deux boxeurs disqualifiés. — Le boxeur anglais Digger Stanley, pour coups de tête donnés à son adversaire Young Fox, dans une rencontre à Bradford, vient d'être disqualifié, tout comme le boxeur français poids moyen Louis Verger s'est fait disqualifier pour irrégularités dans sa rencontre avec Gummer.

NATATION

Club des Nageurs de Paris. — Résultats de la réunion donnée hier matin à la piscine Hébert :

60 mètres débuts. — 1. Baudot, 2. Despax, 3. Simonet, 4. Lejoncourt.

50 mètres, brasse. — 1. Biewesch, 2. Fayat, à une tête, 3. Legal, 4. Lyoncourt.

120 mètres, handicap. — 1. H. Marcovici (15), 2. Biewesch (scratch), 3. Perreau (25), 4. Despax (30), 5. Lamard (27).

100 mètres, 2^e catégorie. — 1. Labarre, 2. Legot, 3. Bournaveaux.

BILLARD

Un grand match. — Ce jour, commence à Paris un match de 12.000 points entre Cure, le grand champion français, et Dumans, le maître de la série américaine, qui, depuis trente ans, détient le record de 2.000 points en 1 h. 20 m.

Cure rend à Dumans 6.000 points; la partie quotidienne a lieu en 800 points pour Cure et 400 pour Dumans. Il faudra donc quinze séances pour ce match qui marquera dans les annales du billard.

Petite gazette de la Comédie

Encore un beau dimanche, hier, à la Comédie; encore une superbe matinée, une magnifique recette. Au programme : *Cinna* et le *Mataïsme imaginaire*.

Cinna n'avait pas été représenté depuis le 11 juin 1914. L'admirable et robuste tragédie de Corneille, un de ses plus grands succès dans sa nouveauté, après avoir été créée à l'Hôtel de Bourgogne en 1640 entra au répertoire de la Comédie-Française dès les premières semaines de la jonction, le jeudi 12 septembre 1680; elle « faisait affiche » avec le *Mariage forcé*. Depuis cette date, *Cinna* a eu à la Comédie 631 représentations, mais très inégalement réparties, car tandis que sous le Consulat et l'Empire on en compte 130 en moins de quinze ans (de la réouverture de 1799 à 1814), entre les deux guerres, de 1871 à 1914, j'en relève seulement 46! Cependant rarement la Maison fut capable de fournir à *Cinna* un plus bel ensemble d'interprètes.

On pourrait peut-être souhaiter au personnage d'Auguste un peu plus de distinction que ne lui en prête Silvain; mais ce défaut est compensé par l'intensité de vie dont le tragédien anime son rôle et la sincérité d'une diction qui donne un saisissant relief à ce disque seulement au texte, mais aux pensées de Corneille, aussi bien au deuxième acte, lorsque Auguste consulte Cinna et Maxime, qu'au cinquième, quand l'empereur, dans un emportement d'une magnifique envolée, reproche à son favori son indigne conduite.

Un bel extérieur, cette énergie plus apparente que réelle que l'on rencontre chez les hommes dominés, — je devrais dire *asservis*, suivant le langage du dix-septième siècle — par une passion qui leur enlève leur libre arbitre, le tout rehaussé, embelli par une flamme ardente et un panache éclatant, tel nous apparaît *Cinna*, le « conspirateur amoureux » sous les traits d'Albert Lambert. Il élitne incarne un Maxime fruste, véhément et sincère. Je voudrais que tous ceux qui déniennent à Corneille la compréhension d'une femme vissent avec quelle tendresse passionnée Mme Weber interprète le rôle d'Emilie!

Mme Madeleine Roch joue Livie avec autant d'autorité que de douceur... Ce personnage est indispensable, puisque c'est l'impératrice qui inspire à Auguste ce sentiment de clémence, l'heureux dénouement de la tragédie. Pourtant le rôle fut longtemps supprimé. Une fantaisie de Napoléon le fit revivre un soir, le 21 mai 1806, à Saint-Cloud, où la Comédie l'onnait *Cinna* avec Monvel, Auguste; Talma, Cinna; Damas, Maxime; Mme Georges, Emilie; et Mme Rancourt, Livie.

Le Registre de la Maison nous dit à ce sujet :

Le rôle de Livie a été rétabli dans cette représentation à la demande de l'Empereur qui a désiré voir jouer la pièce telle que Corneille l'avait faite. On croit que ce rôle a été supprimé à la représentation du vivant même de Corneille, aucun acteur du Théâtre-Français n'ayant vu jouer le rôle, ni ayant entendu dire qu'il eût été joué par ses prédecesseurs.

La suppression de Livie ne remonte pas si loin. En 1764, Voltaire déclare qu'elle datait d'une trentaine d'années. Malheureusement la louable innovation de Napoléon n'eut pas de lendemain et ne parvint même pas jusqu'à la rue de Richelieu, où Livie ne fut réintégrée dans la tragédie de *Cinna* que le 21 novembre 1860 par Edouard Thierry, administrateur érudit et habile à qui Corneille et le répertoire doivent beaucoup.

Naturellement, à la représentation d'hier *Cinna* et tous ses interprètes ont été longuement acclamés.

Quand je reviens le soir le rideau est tombé sur le *Passe-Montagne*; on va jouter la *Veillée des Armes*. Comme nous sommes loin du jour de la première à la Comédie de l'acte de M. Fauchois... le 25 juin 1915!

Après un long entr'acte..., une annonce! Albert Lambert, revêtu de son costume de la *Veillée des Armes*, nous apprend que Bernard s'est trouvé subitement indisposé. Il demande la bienveillance du public et aussi... un peu de patience. Au bout de quelques minutes, le rideau se relève enfin sur *On ne s'adine pas avec l'amour*. Dès les premiers mots de Bernard, réjouissant Blasius, nous avons le plaisir de constater que son malaise ne devait pas être bien sérieux. J'assiste au premier acte de la pièce de Musset. Mme Colonna Romano gagne à s'appuyer sur le Perdican incarné par Le Roy, qui me rappelle celui de Delamay, tandis que Dehelly me rappelait l'interprétation de Le Bargy.

Emile Mas.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

1fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les Magasins Dufayel.

Exigez sur l'enveloppe la marque déposée "TIP".

Expéditions Province française postale domicile contre mandat; 2 kg.: 6fr. 40; 4 kg.: 12fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

La générosité du hasard

— Alors, mon capitaine, ce patelin, on l'a !

— Oui, mes enfants, et à la galope !... Vous vous êtes bien conduits !

De fait, l'affaire avait été chaudement menée. Les Allemands, sous une furieuse poussée, étaient sortis de ce bourg de la Somme qu'ils croyaient inexpugnable. A peine restaient-ils, un kilomètre plus loin, blottis derrière le cimetière. Ils n'y seraient pas longtemps.

— Mon capitaine, je peux vous dire un mot ?

— Qu'y a-t-il, sergent Lorphelin ?

Parmi ses hommes, le chef affectionnait ce brave des braves. Son accent le frappa. Tout de suite, en amitié, il lui prit le bras.

— Mon capitaine, voilà ce qui se passe...

Parmi les ruines du village conquis, ils marchaient côté à côté.

— Voilà ce qui se passe. Il faut que je vous conte le malheur de ma jeunesse. C'est le moment où vous comprendrez pourquoi. Donc — j'avais dans les quatre ans — un jour, je suis enlevé par des romanichels. Mon pays, ma famille ?... J'étais trop jeune; je ne me souviens de rien. Si ! je sais qu'on m'appelait Paul. Nous voilà partis, loin. Des gars qui se disputent tout le temps, des repasseurs de couteaux, un peu sorciers. Bref, un jour, en Autriche, dans les montagnes, il y en a un qui tue les deux autres, les femmes se sauvent. Je reste sur la route. On me recueille. Je vis six ans chez un fermier. Mon nom nouveau : c'est Paulus Waisenkind; ça veut dire Paul l'orphelin, en allemand. A la fin, j'en ai assez. Je file droit devant moi, jusqu'en Italie. Je fais toutes sortes de métiers, à la misère, vous pensez. C'est pas encore le bonheur. Et puis — ça ne doit pas se commander, ces choses-là — j'ai besoin, oui, j'ai besoin de la France. Paul, c'est un nom français. Alors, moi, je suis Français. Me voilà à Marseille. Parlez-moi d'une ville qui me plaît ! J'y travaille, j'y change mon nom. Waisenkind ? Non : Lorphelin, franchement, puisque j'en suis un. Les années passent. Je suis un grand gars, la guerre éclate : me voilà dans votre compagnie.

— Très bien... Et alors ? dit le chef.

Paul Lorphelin promène un regard réfléchi sur les décombres des maisons. Ça et là, des fumées montent, noires, tordues un peu par le vent léger. Et :

— J'ai l'idée, mon capitaine, que je suis chez moi.

— Non ?

— Si. Je me reconnais, pour sûr. Ça me revient. Ça ne fait jamais que dix-neuf ans passés. Faut croire que c'était inscrit dans ma tête. Voilà l'église, bien abîmée. Entrons. Je dis que sur le deuxième pilier, à gauche, il y a un bonhomme taillé à pleine pierre, avec un lion. Notre banc était à côté. Je regardais le saint, pendant la messe.

EXCELSIOR

Sitôt passé le seuil, le capitaine eut un haut-le-corps. Sur le pilier découronné, saint Jérôme, les doigts dans la crinière du lion, regardait le ciel bleu par la voûte déchirée. Lorphelin était devenu tout blanc. En parlant, ses lèvres tremblaient :

— Maintenant, allons. Derrière, il y avait notre maison, avec un petit jardin.

Vite, à travers le mur d'abside effondré, ils se firent un chemin. Par une rare chance, à peu près épargnée, la maison était là. Même, une rose se penchait sur le muret d'enclos. Paul, monologuant, expliquait :

— C'est ça... L'atelier de papa... Mais oui, il était menuisier !... Le carré d'entrée, la chambre des parents, la cuisine... Là-haut, ma chambre, avec du papier à raies bleues.

On monta. Le plafond de la chambre était crevé par un obus. Mais, sur le mur, le papier à raies bleues, souillé par vingt ans de salpêtre, retombait encore en larges pans.

Le sergent avait retiré son casque. Il tendit le doigt et ne put que balbutier :

— Là était mon berceau...

En bas, Lorphelin se souvint un peu plus, brusquement :

— A droite, dans la cour, le puits. Je vois encore maman tirant de l'eau. A gauche, le fournil, le cellier.

On fut. Le puits était à droite, le fournil, le cellier, à demi éboulés, à gauche.

Le capitaine mangeait sa moustache. Il prit la main de l'homme qui chancelait. Il voulait le ragaillardir, se remonter lui-même.

— Allons, sergent... Lorphelin, bon sang, soyez content ; vous allez retrouver vos parents. Dans les papiers de la mairie, assurément que...

Mais les deux soldats tournèrent la tête, le corps tendu. Un appel de clairon sonna. Clairon de France ! Pas de doute, l'ennemi attaquait. La fusillade crépitait déjà sur une longue ligne. Les hommes riaient en poussant la cartouche.

Le soleil s'était démasqué. Il voulait voir Paul Lorphelin reconquérir son village, rendre leur maison à ses bons vieux. Là-bas, on distinguait, étiré au ras de la terre noire, le mur blanc du cimetière.

— On les aura !

Les poilus fonçaient, joyeusement, vers le champ de la mort. Pourtant, en y arrivant, ils furent accueillis par le feu de cent meurtrières. Maudit mur ! Allait-on rester là ?

— En avant !

Comment cela se fit-il ? Sait-on jamais raconter ces choses-là ? On était au milieu des croix. Les Allemands cédaient. On l'aurait, le cimetière !...

On l'eut, en moins d'une demi-heure. On avait vu bondir, en tous sens, un héros, l'âme de l'attaque, le sergent Paul Lorphelin. Quand tout fut fini, on ne le vit plus : le capitaine avait blêmi.

— Cherchez-le, vite !

Quelqu'un, à vingt pas, se pencha, et, tout de suite, l'aperçut. Il était mort. Renversé en travers d'un tertre, il semblait dormir, la main sur le cœur.

Lundi 16 octobre 1916

Et le chef, s'étant approché, put lire sur une mince plaque de fer, à demi arrachée :

Ici reposent
Firmin Felutier, 48 ans,
Eudoxie Felutier, 42 ans,
morts de chagrin après la perte de leur petit Paul,
volé par les Bohémiens.

La générosité du hasard avait voulu que Paul Felutier mourût sur la tombe de ses parents.

Pascal Forthuny.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, 16 octobre, Saint GALL; demain, Sainte HEWIGE.

NOUVELLES DES COURS

— La maison royale de Roumanie célèbre aujourd'hui l'anniversaire de S. A. R. le prince héritier Carol, né le 16 octobre 1893 (3 octobre vieux style).

— Le professeur Moure, qui a quitté Bordeaux samedi soir, accompagné de M. Quinones de Leon, est arrivé à Saint-Sébastien, où il a été reçu hier matin par S. M. le roi Alphonse XIII, venu de Madrid, en compagnie du comte del Greve et de M. de Romanones, président du Conseil des ministres.

La santé du roi est excellente.

INFORMATIONS

— Vient d'être cité à l'ordre du 35^e corps d'armée : Henri Dubois, aide-major de 2^e classe au 262^e régiment d'infanterie, pour le motif suivant :

« Courageux jusqu'à la témérité, vivant au milieu des hommes dans les premières lignes, pour pouvoir plus rapidement prodiguer ses soins aux blessés. A été, le 7 septembre 1916, grièvement contusionné par l'éboulement de son poste. (Déjà cité trois fois, en Artois, en Champagne et dans la Somme). »

L'aide-major Henri Dubois est le fils de notre confrère Ph. Dubois, du *Petit Parisien*.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. Jean Le Pannetier de Roissay, aide-major, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Annick de Laubrière.

DEUILS

Morts pour la France :

FRANÇOIS DE BRUNIER, capitaine au 3^e mixte souaves-tirailleurs. — LUCIEN BRESSOT, capitaine d'infanterie. — JOSEPH BOISSIERE, lieutenant au 70^e chasseurs alpins. — AIMÉ NEYRON, lieutenant au 255^e d'infanterie. — MAXIME SACERDOT, sous-lieutenant d'intendance, ancien conseiller de préfecture des Ardennes. — MAURICE DUMANCHIN, sous-lieutenant au 67^e chasseurs à pied. — ALBERT BAUDON, sous-lieutenant au 1^r d'infanterie. — LÉON FUNCK-BRENTANO, externe des hôpitaux, aide-major au 152^e d'infanterie. — ROBERT ROULEAU, brigadier de spahis. — DANIEL D'AUBIGNY, sergent mitrailleur. — CLAUDE CORNEFERT, engagé volontaire aux chasseurs alpins, groupe de skieurs éclairciers.

Nous apprenons la mort :

Du comte Taube, ministre de Suède à Berlin, ancien ministre des Affaires étrangères, décédé au cours d'une visite qu'il faisait en Suède;

De M. Auguste Prudhomme, archiviste départemental de l'Isère, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;

De M. Ducastaing, président du tribunal civil de Jonzac, décédé à soixante-cinq ans;

Le chanoine Leclercq, ancien curé de Saint-Roch, décédé à Paris, âgé de soixante-seize ans;

Du commandant Kreyder, décédé au Creusot, à soixante-dix-sept ans;

Le chanoine Nicolas, curé de la basilique de Longpont, décédé à soixante-dix ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 16 OCTOBRE 1916

La côtelette à la victime

roman inédit
par CLAUDE

Le sommeil, éveil du passé.

Les officiers ont rangé leurs hommes sur le grand escalier. Des ordres vibrent. Champoz, entre Meyer et Jacottet, abaisse son fusil chargé. L'instant est tragique.

L'escalier du palais est une rouge colline, le glacis d'une redoute hérissée de baïonnettes, tous les canons des fusils braqués sur les envahisseurs. La manœuvre a été admirablement exécutée. Chaque soldat fait bloc avec son voisin. Le bataillon n'est plus qu'une formidable machine de guerre. L'énorme force collective de cette masse armée découpe la vigueur passive de chaque soldat et rassemble toutes les pensées en une seule : la certitude de pouvoir tuer. Le sentiment d'une unité sans colère, mais implacable et machinale, indissolublement soudée par la discipline, donne au bataillon une âme brutale et aveugle, et une confiance terrible.

Ignace ne pense plus à la mort. Il ne pense ni aux cris de haine des patriotes, ni même à son serment de défendre le roi. Il n'a ni volonté ni sentiment. Dans cette minute décisive, son attention, automatiquement, s'accroche aux ordres de son officier, qui doit penser pour lui.

— Dans la tourbe furibonde des patriotes, en face ce rouge rempart humain hérissé des dards des tonnettes et prêt à cracher sa mitraille à bout

portant, il se fait un arrêt subit, un flottement. Les beaux uniformes des Suisses, leurs buffleteries bien astiquées, leurs guêtres bien ajustées, les armes qui brillent, le splendide appareil militaire du bataillon frappent les assaillants d'une sorte de stupeur.

Ignace se sent mieux vêtu, plus fort, d'une race supérieure. Il est un autre homme que ces guenilleux.

Le peuple rageur, stupéfait, subit la splendeur redoutable de cette troupe autocratique.

Les chants ont cessé.

— A mort ! Tue ! tue !... crient encore quelques voix.

Mais les envahisseurs reculent. Ceux qui sont en avant repoussent ceux qui sont en arrière.

— Vivent les Suisses ! crie une voix étranglée. D'autres crient alors :

— Vivent les Suisses ! Ce sont nos frères !...

— Vivent les Suisses !...

Les cris, cette fois, sont plus nourris.

Ignace méprise ces lâches, mais il sent un soulagement l'envahir.

— Braves Suisses, nous ne combattons pas contre vous !... Venez à nous !... A bas la tyrannie !

Les Suisses ne bronchent pas. Pourtant la rigidité de leurs rangs se détend.

Les patriotes sentent le flétrissement de leur décision. Un homme en haillons, armé d'un éroc de marinier, happe un garde du premier rang par la bandoulière de sa giberne :

— Il faut que vous veniez à nous, braves Suisses...

Les officiers, indécis, ne disent rien.

Le garde suisse accroché n'a pas fait feu.

Les patriotes l'embrassent, le font passer dans leurs rangs. Un autre patriote s'avance et attrape de la même façon un autre soldat.

— Vivent les Suisses !... crie-t-on encore.

Un gamin s'élance, et, à son tour, essaie d'attraper

à lui un garde, avec un crochet de chiffonnier. Il tire, le garde résiste, trébuche et tombe.

— Vivent les Suisses !...

Des fenêtres, des gardes jettent leurs cartouches au peuple.

Les gardes vont-ils se rendre ?

Ignace Champoz se rappelle l'ordre du roi... Les gardes suisses ont l'ordre de ne pas se laisser forcer. Au même instant, comme pour répondre à sa pensée, un coup de feu part. Un des assaillants tombe...

Et c'est une formidable explosion. Tout le bataillon a fait feu comme un seul homme. De toutes les fenêtres du Château la fusillade crépite. Ignace tire, il ne sait comment.

Il a entendu la détonation, il a pressé sur la gâchette.

La bataille est engagée.

— Chargez !

La machine militaire, un instant arrêtée, a repris son rythme; une seconde décharge éclate avec le même ensemble. Un tiers des assaillants est couché sur le sol de la cour Royale. Avec une clamour épouvantable le reste prend la fuite, abandonnant leurs blessés et les morts.

— En avant !

Tout le bataillon s'élance à travers la fumée. Ignace pousse en avant avec les autres. La place est balayée.

Les patriotes en désordre se sont enfuis vers la rue Saint-Honoré dans un désordre affreux. Les gardes suisses sont maîtres du terrain. Le château est dégagé.

Sans aventurer leurs hommes dans une poursuite dangereuse à travers les rues, les officiers font former deux carrés et les Suisses s'apprêtent à revenir vers le château.

La bataille est terminée...

</

THÉATRES

Mme MADELEINE LELY
DANS « LA DAME AUX CAMELIAS »

Tout passe, nous passons, mais, malgré ses mille et une morts, la Dame aux Camélias demeure ! Que de souvenirs elle évoque ! Ne parlons pas de Sarah Bernhardt. Cette Marguerite Gauthier est encore si vivante dans toutes les mémoires ! Mais sait-on que c'est dans cette œuvre de jeunesse d'A. Dumas fils que débute Lucien Guitry, à dix-sept ans, le 1^{er} octobre 1878 ? Un Lucien Guitry qui ne savait « ni s'habiller, ni se coiffer, ni faire sa figure », nous dit Francisque Sarcey ; un Lucien Guitry qui jouait « les bras collés au corps, guindé et froid. Trois actes sans un éclair de sensibilité ni de passion ».

Samedi, c'est M. Romuald Joubé qui se dépensa dans le rôle d'Armand Duval avec une fougue magnifique ; mais, l'événement de la soirée, c'était la reprise du rôle de Marguerite Gauthier par Mme Madeleine Lely, qui acceptait avec un sourire, peut-être secrètement ému et une jeunesse confiante, le legs écrasant du passé. Ce qu'elle fut ? Soyons sincère. Jamais nous n'avons vu une salle aussi complètement impressionnée. Des fauteuils d'orchestre aux derniers étages, ce fut, aux moments pathétiques, une véritable épidémie de coryza extrêmement symptomatique. Le succès se développa sans l'ombre d'une restriction, et les cinq actes de la pièce semblaient courts. — PIERRE BOISSIE.

L'INAUGURATION DU THÉÂTRE DE LA DAUPHINE

Le Théâtre de la Dauphine a été inauguré avec un plein succès : Paris a besoin de distractions, et il n'en est pas de plus complète que le théâtre. Mais quand le temps est triste et que les journées ont été bien remplies, on hésite à se déplacer. De là l'utilité des théâtres de quartier : celui-ci s'est si bien inspiré des besoins de sa future clientèle qu'on y retournera tous les huit jours pour y applaudir des choses nouvelles. Il n'en coutera du reste que le prix à peine d'un taxi pour gagner le centre, avec lennui de l'aller et du retour en moins. La salle, coquette, intime, sera garnie comme celle du casino dans une plage à la mode. On y sera chez soi. Un personnel aimable, des ouvreuses discrètes, un vestiaire tarifé, un programme sélectionné, des artistes connus enfin, voilà des innovations séduisantes qui retiendront les gens de goût.

Le Théâtre de la Dauphine est donc digne du quartier aristocratique et du titre qu'il a choisi pour ses succès.

Les générations de la semaine. — Mardi soir, au Théâtre Antoine, *Une amie d'Amérique*, comédie en trois actes de MM. d'Hannswick et de Wattyne.

Mercredi soir, aux Capucines, la revue *Tambour battant*, de MM. Hugues Delorme et C. A. Carpenter, et *le Plumeau*, comédie de M. Maurice Hennequin.

De son côté, Ba-Ta-Clan annonce avec les deux dernières de *Ça gaze*, qui quittera l'affiche mardi soir, les répétitions de *La murmurée*, de M. Valentin Tarault.

Les matinées populaires du Gaumont-Palace obtiennent toujours le plus vif succès par la recherche de leurs programmes et leurs prix extrêmement réduits, qui permettent de bien voir aux meilleures places à partir de 0 fr. 30 jusqu'à 1 fr. Aujourd'hui et jusqu'à mercredi prochain, *Severo Terrelli*, le chef-d'œuvre de François Coppée.

LUNDI 16 OCTOBRE

Comédie-Française. — Mardi 8, *la Fille de Roland*. Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 15, *Manon*. Odéon. — Mardi, à 8 h. 15, *Monstre le Directeur*. Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysse).

quais. Les premiers assaillants, dont les Suisses viennent d'avoir si facilement raison, n'étaient que les avant-gardes des troupes parisiennes lancées à l'assaut des Tuilleries.

Ignace entend le tambour qui, tout à l'heure, battait à contretemps, et des cris plus sauvages :

— Hou! Hou!

Ce ne sont plus des Parisiens. Ce sont des Provençaux et des Bretons, suivis, poussés par les bataillons des faubourgs. Tous les accents se confondent, se mêlent :

— Hou! Hou!... Egorgeurs! Assassins!...

Et le cri « Vengeance! Vengeance! » saute, bondit par derrière, clamé, hurlé, aboyé par les Parisiens.

Ignace, à travers le hourvari infernal, entend un bruit sourd, un roulement de ferraille cliquetante sur les pavés. Un soldat ne s'y trompe pas : ce sont des canons et leurs caissons que ces nouveaux ennemis traînent avec eux.

Où sont leurs canons, aux défenseurs du Château ? Ils avaient onze pièces...

Les Suisses formés en carré tirent.

Les rangs des Marseillais s'entrouvrent. Leurs pièces sont braquées. Deux coups partent. Des silhouettes se font au milieu des rangs des gardes suisses qui battent en retraite vers les Tuilleries.

Ignace Champoz est toujours à sa place entre Meyer et Jacottet. Il a déjà brûlé dix cartouches. Il compte les coups, attentif à bien viser ; mais toutes les balles portent dans la cohue serrée des assaillants.

Et c'est l'enfer de la bataille.

A l'abri dans le palais, tirant comme à l'exercice, les gardes suisses font un affreux carnage.

Les Marseillais et les Bretons ne peuvent reculer.

Les faubouriens les poussent par derrière, s'élançant en avant, tombent. D'autres les remplacent.

EXCELSIOR

Capucines. — Tambour battant, le *Plumeau*. Châtelet. — Mercredi, sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*. Gymnase. — A 8 h. 20, *Tout avance*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infidèle*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo !* (dernière mardi). Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son jeu*. Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat., à 2 h. 30, (Centrale 72-21). Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady). Matin, jeudi et dim. Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gaze* (dernières). Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Bontche*. Théâtre de la Dauphine. — A 8 h. 30, *la Revue Louise* Baithy, Paul Ardot. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc. Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*. Th. Sarah-Bernhardt. — Mardi, à 8 h., *la Dame aux camélias*. Trianon-Lyrique. — Mardi, *la Petite bohème*. Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*. Variétés. — A 8 h. 15, *Kiki* (Max Dearly). Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*. MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 sketches et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Or de l'avare*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Lundi, mardi, merc., mat. popul. à tarif réd. Progr. spécial. Omnia-Pathé. — *Les Deux Gosses* (2^e partie); *Rigadin veut placer son drame*. Actualités militaires.

"Wincarnis"
crée une nouvelle santé

Seuls ceux qui sont Faibles, Anémiques, « Nerveux », ou « Abattus » ne peuvent se figurer ce que la promesse d'une nouvelle santé veut réellement dire. Pourtant, beaucoup souffrent encore inutilement parce qu'ils ne profitent pas de la nouvelle santé et de la nouvelle vie que leur offre « Wincarnis ». Ils le remettent toujours au lendemain, disant : « Peut-être me sentirai-je mieux demain ». Combien il serait préférable de dire : « Je vais me procurer une bouteille de « Wincarnis » et commencerai à aller mieux aujourd'hui. » Quelle souffrance de moins à endurer. Quelle plus prompte jouissance d'une nouvelle et vigoureuse santé. Ce regard triste et atone disparaîtra bien vite pour faire place à cette beauté qui donne une bonne santé et que devra posséder toute femme. C'est donc aujourd'hui le jour de vous procurer une bouteille de « Wincarnis ». Parce que, étant un tonique, un fortifiant, un Créateur de sang et une nourriture des nerfs, « Wincarnis » vous donnera vite et sûrement une nouvelle force pour remplacer votre faiblesse — un nouveau sang pour surmonter votre anémie — une nouvelle vigueur nerveuse pour chasser vos troubles nerveux — et une nouvelle vitalité pour faire disparaître cet abattement que vous ressentez. Donc, ne continuez pas à souffrir inutilement.

Ne restez pas Faibles, Anémiques, « Nerveux », *Abattus*. Prenez « Wincarnis », c'est le moyen le plus prompt et le plus sûr pour obtenir une nouvelle santé. Souvenez-vous que « Wincarnis » est si bon que 10.000 docteurs le recommandent.

Pile POL A RECHARGEMENT, économie 100%, fabriquée à 1.75 av. 3 Charles No. 1^{er} dém. à CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen. Représenté, et déposé, partout.

LA HERNIE

N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le *Traité de la Hernie*, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS Applications tous les jours de 9 h. à 7 h.

La fumée envahit les trois cours. Les canonniers ne peuvent tirer. Un tourbillon de flammes monte et sépare soudain les combattants. Ce sont les baraqués des cours qui flambent. Les gardes suisses n'y voient plus clair. Ignace a tiré soixante coups. Encore vingt. Son fusil est chaud. Deux fois il a dû fourrager le bassinet encaissé avec son aiguillette. Il voudrait bien rajuster sa pierre. Des compagnons sont tombés. Le lieutenant Maillardoz a pris le fusil d'un mort.

Les beaux habits rouges sont en désordre. Les collets sont dégrafés. Les hommes ont les lèvres noircies par la poudre des cartouches. Il fait une étouffante chaleur. Des bourses fumantes jonchent le sol.

A la faveur de l'incendie, les assaillants ont pu remettre leurs pièces en position et prennent en enfilade la porte d'entrée. Leurs coups partent sans porter encore.

Ignace compte ses cartouches. Plus que cinq. Il regarde Meyer et Jacottet : Jacottet a mis son habit bas; Meyer, en ancien bûcheron, a relevé sa manche droite.

Ils se regardent. Meyer lui fait signe avec ses doigts : plus que deux cartouches. Jacottet vide la giberne d'un blessé : trois cartouches.

Le feu des patriotes est plus nourri. Pour chaque homme qui tombe dix viennent remplacer le mort. La fusillade des gardes suisses est moins vive. Leurs coups s'espacent. Ils ont peu de morts, peu de blessés, mais les munitions vont manquer.

Leur belle troupe, la splendide machine de guerre, est disloquée. Ce ne sont plus des soldats qui livrent bataille. Ce sont des hommes qui défendent leur vie. Ce n'est pas encore : Sauve qui peut ! C'est déjà : Défends-toi comme tu peux !

Les officiers ne donnent plus d'ordres.

Plus qu'une cartouche !

IMPERMÉO ELIMS PIERRE 5 FR.
10, Faubg-Montmartre et 52, avenue Malakoff, Paris.



CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Modifications au service des trains

La Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée a apporté, d'accord avec l'autorité militaire, les changements et améliorations ci-après au régime des transports des voyageurs :

RELATIONS PARIS-MARSEILLE-VINTIMILLE. — Depuis le 11 octobre 1916 :

a) Le premier rapide quittant Paris à 20 h. 05 comprend uniquement des 2^e classes entre Paris et Marseille avec wagon-restaurant : Paris, dép. 20 h. 05 ; Lyon, dép. 3 h. 50 ; Marseille, arr. 8 h. 34.

b) Le deuxième rapide quittant Paris à 20 h. 15 n'a que des 1^{re} classes entre Paris et Marseille : Paris, dép. 20 h. 15 ; Lyon, dép. 4 h. 08 ; Marseille, arr. 9 h. 08.

Couchettes Paris-Marseille, 1^{re}-salons avec ou sans draps, wagon-lits Paris-Vintimille, restaurant Valence-Vintimille.

Ces deux trains sont fusionnés entre Marseille et Vintimille et comprennent sur ce parcours des voitures de 1^{re} et 2^e classes : Marseille, dép. 9 h. 35 ; Nice, arr. 14 h. 02 ; Vintimille, arr. 15 h. 44.

Pendant la période du fort mouvement sur la Côte d'Azur, le rapide de 20 h. 15 aura sa marche très accélérée entre Marseille et Vintimille, de façon à arriver à Nice à 13 heures, et ne comportera que des 1^{re} classes avec places de luxe de toute nature sur l'ensemble de son parcours.

La date de mise en application de cette mesure sera fixée ultérieurement.

RELATIONS PARIS-CHAMONIX. — Pour faciliter les voyages entre Paris et Chamonix pendant la période des grandes neiges, un express 1^{re} et 2^e classes sera mis en marche, à partir du 20 décembre, entre Aix-les-Bains et Chamonix par Annecy ; ce train, qui sera en correspondance à Aix-les-Bains avec l'express quittant Paris à 20 h. 25, arrivera à Chamonix à 11 h. 37. Une voiture directe de 1^{re} classe avec 1^{re}-salon circulera entre Paris et Saint-Gervais-les-Bains-le-Puy.

Ce service commencera le 19 décembre au départ de Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Ignace charge. Il tire. Un homme, là-bas, qui visait vers une fenêtre est tombé...

Ignace fait signe à Meyer et à Jacottet.

La-haut, peut-être, les défenseurs des fenêtres ont encore des cartouches. Dans quelques instants le grand escalier ne sera plus tenable.

Les trois hommes s'élançant vers les étages supérieurs.

Il reste environ une centaine de gardes autour du lieutenant Maillardoz.

A peine Ignace est-il arrivé au second étage avec ses deux camarades qu'il entend un feu de peloton. Ce sont les Suisses restés dans l'escalier qui ont tiré. Puis le canon. Un arrêt dans la bataille ? Non, on se bat dans la cour.

La troupe de Maillardoz est sortie. Des cris, des détonations...

— Hou! Hou! A mort! Tue! Tue! Victoire! Victoire!

Le diabolique hourvari a fait explosion dans l'escalier vers lequel les patriotes se sont rués.

Ignace et ses camarades, saisis d'épouvante, comprennent que le palais est envahi.

Le cliquetis des armes, les derniers hurlements de furie et d'agonie des ultimes défenseurs du palais arrivent à eux.

C'est une galopade éperdue à travers les couloirs.

Au troisième étage une porte est entr'ouverte. Ils s'élançant.

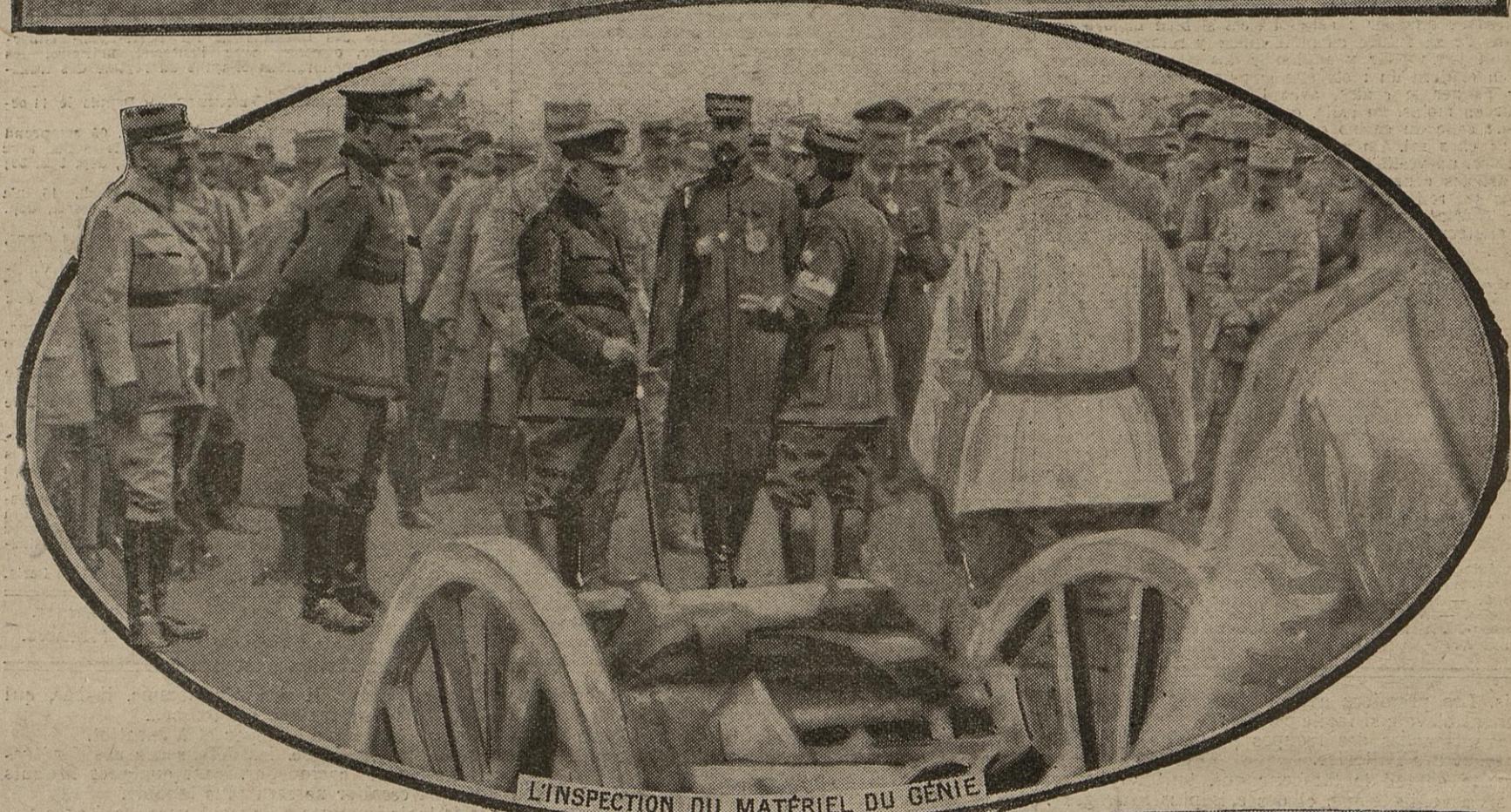
— Enfin, les Suisses! Grâce à Dieu, nous sommes sauvés!

C'est une vieille dame et une jeune fille, des femmes de service des Tuilleries réfugiées là, qui les accueillent. Les trois Suisses ne s'attardent pas à rassurer les infortunées.

(A suivre.)

LE MARÉCHAL FRENCH EN CHAMPAGNE

LE MARÉCHAL FRENCH (1) ET LE GRAL GOURAUD (2) PASSENT LES TROUPES EN REVUE



L'INSPECTION DU MATERIEL DU GENIE

1 2

LE MARÉCHAL FRENCH (1) ET LE GRAL GOURAUD (2) QUITTENT LE TERRAIN DE LA REVUE

Le maréchal French, ancien commandant en chef des troupes britanniques, a tenu, après avoir été rendre visite à ceux qui combattirent sous ses ordres, à parcourir certains secteurs du front français. Il a notamment été saluer le général Gouraud, chef de l'armée opérant en Champagne, avec lequel il inspecta diverses régions illustrées par de mémorables assauts. Au cours d'une revue, il eut l'occasion d'admirer l'impeccable tenue de nos poilus et voulut, avant de se séparer d'eux, féliciter nos officiers rassemblés autour de leur chef.